

**Systeme de monsieur Herman Boerhaave sur les maladies vénériennes. / Traduit en françois par monsieur de La Mettrie, docteur en medecine. Avec des notes, & une dissertation du traducteur, sur l'origine, la nature, & la cure de ces maladies.**

### **Contributors**

Boerhaave, Herman, 1668-1738  
La Mettrie, Julien Offray de, 1709-1751

### **Publication/Creation**

A Paris : chez Prault fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité, MDCCXXXV. [1735]

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/aek5252x>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome  
collection**

Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

VENEREAL  
MALADIES

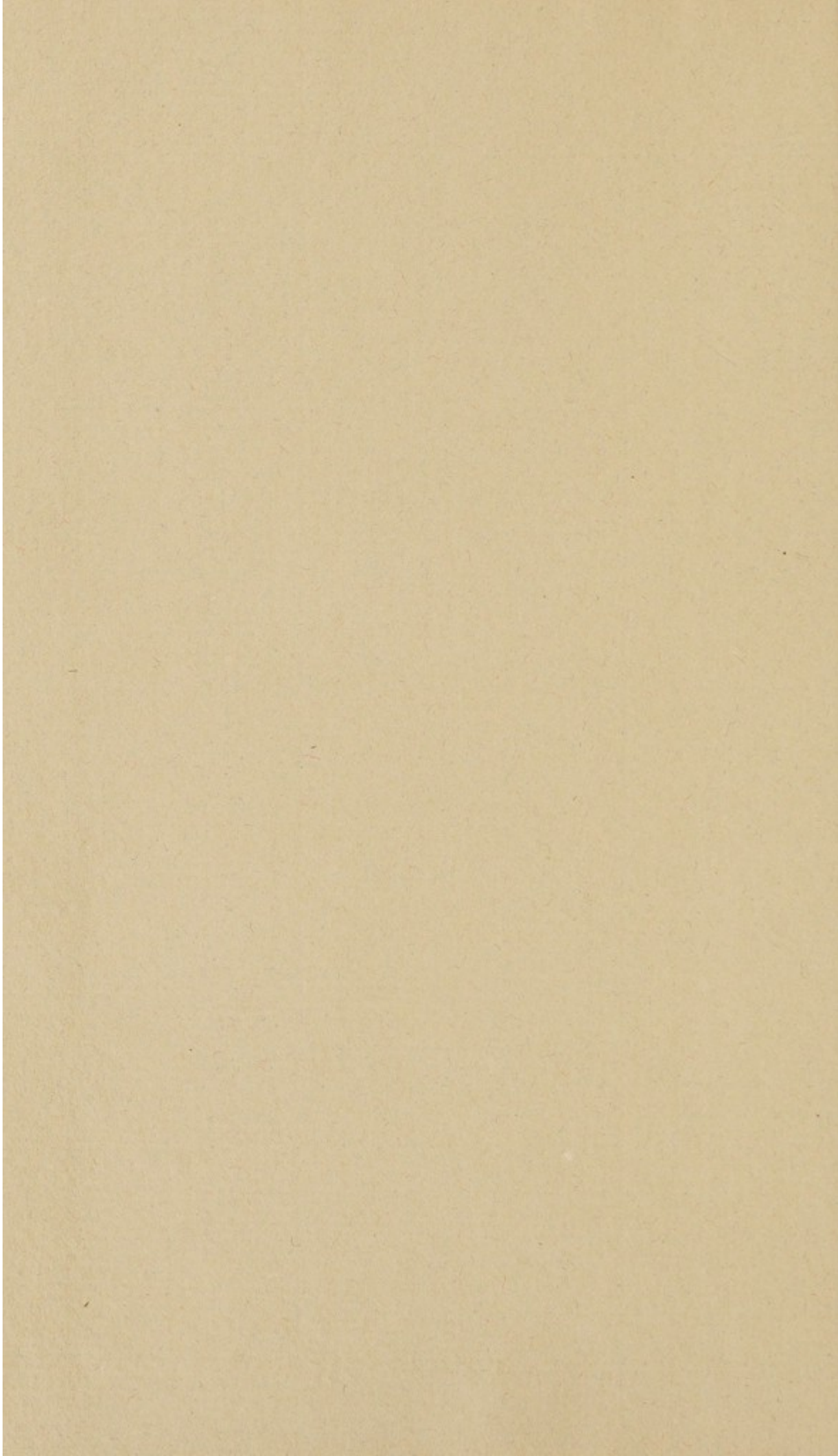
---

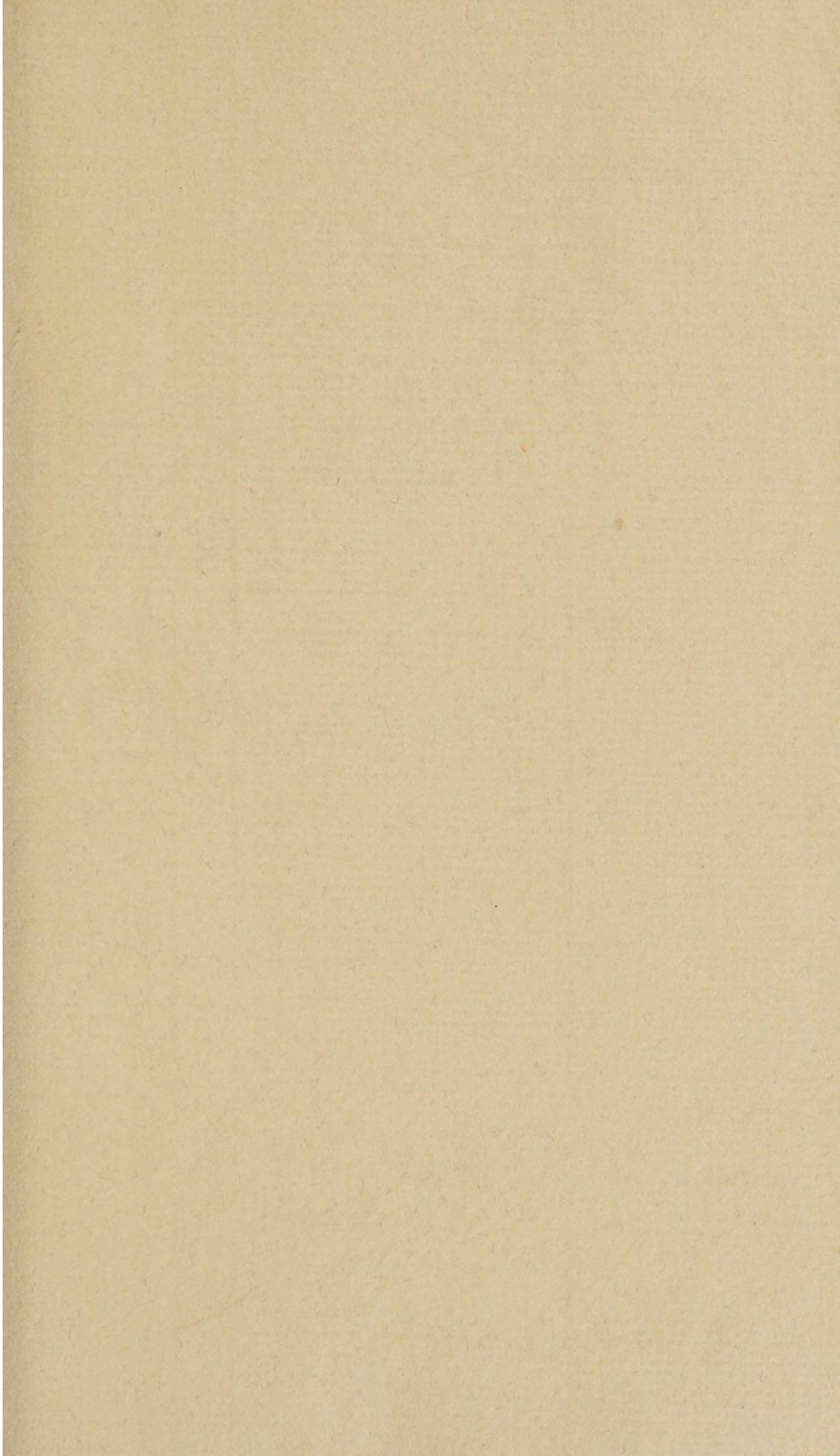
BOERHAAVE  
1735

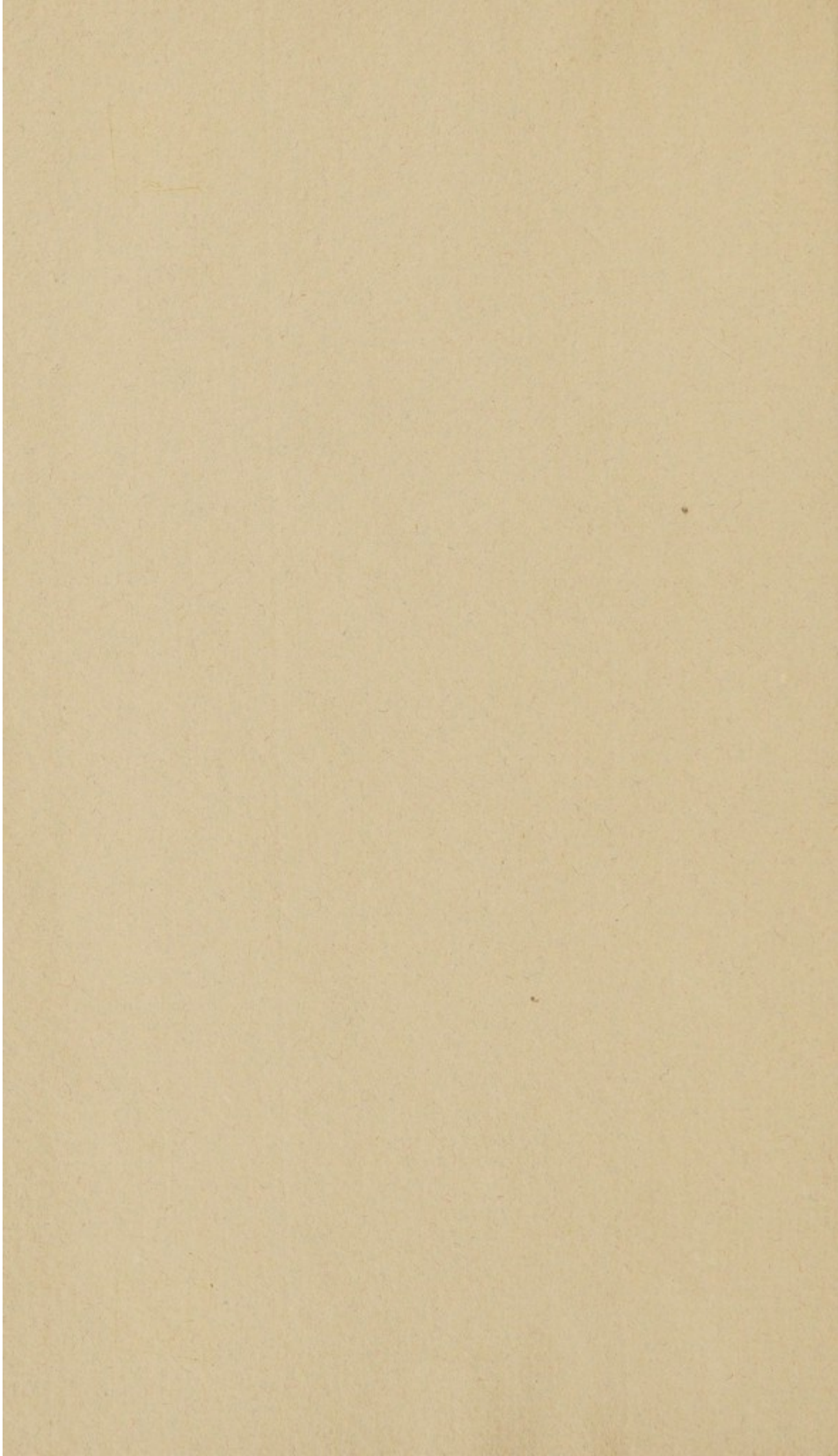
61194/A

Lindboom 370

0000163583L







SYSTEME

DE MONSIEUR

HERMAN

BOERHAAVE.

BIBLIOTHEQUE

A. PAVILLON

DIJON

369



7



W. S. T. F. M. D.

W. S. T. F. M. D.

W. S. T. F. M. D.

W. S. T. F. M. D.

W. S. T. F. M. D.

BASHH 167

# S Y S T E M E

DE MONSIEUR

H E R M A N

BOERHAAVE,

Sur les maladies V é n é r i e n n e s ,

*Traduit en François*

Par Monsieur D E L A M E T T R I E ,  
Docteur en Medecine.

*Avec des Notes , & une Dissert-  
ation du Traducteur , sur l'o-  
rigine , la nature , & la cure  
de ces Maladies.*



A P A R I S ,

Chez P R A U L T fils , Quay de Conty ,  
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf ,  
à la Charité.

---

M. D C C X X V .

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

É Y S T È M E

DE MONSIEUR

H E R M A N

B O E R H A V E

Sur les maladies Vénéreuses

Traduit de l'Anglois

Par Monsieur DE LA METTRIE

Chirurgien Médecin

à la Faculté de Médecine de Paris

à la Faculté de Chirurgie de Paris

à la Faculté de Médecine de Montpellier

à la Faculté de Médecine de Strasbourg



A. P. A. R. I. S.

chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce  
à Paris, chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce  
à Paris, chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce  
à Paris, chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce  
à Paris, chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce

M. D. C. C. X. V.

chez Monsieur de la Mettrie, Cour de Commerce



A  
MONSIEUR  
DE  
MAUPERTUIS;  
De l'Academie Royale  
des Sciences, de la So-  
cieté Royale de Lon-  
dres, de l'Academie de  
l'Institut deBologne, &c

MONSIEUR;

NICOLAS MASSA &  
ULRICH DE HUTTEN dé-

## ÉPI TRE.

dierent autrefois leurs excellents  
traités du mal vénérien, l'un  
au Cardinal Charles Borromée,  
& l'autre au Cardinal Al-  
bert, Electeur de l'Empire :  
ces matieres n'ont rien qui ne  
doive exciter la curiosité d'un  
Sçavant, ni qui puisse m'em-  
pêcher de vous offrir cet Ouvra-  
ge. Je sçai que mon amour pro-  
pre hazarde beaucoup en sou-  
mettant cet essay à votre criti-  
que ; mais s'il est téméraire de  
briguer en Medecine le suf-  
frage d'un célèbre Mathéma-  
ticien, il est glorieux de l'obte-

## EPITRE.

nir; & il me seroit aussi flat-  
teur de le devoir à votre ami-  
tié, qu'au mérite de l'Ouvrage.  
Fay l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble &  
 très-obéissant Serviteur  
 DE LA METTRIE.

---

## APPROBATION.

**J'**A y lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , un Manuscrit , qui a pour titre : *Préface de l'Aphrodisiacus , ou Systeme de M. Herman Boerhaave , sur les Maladies Vénériennes , traduit en François , avec des Notes , & une Dissertation du Traducteur , sur l'origine , la nature & la cure de ces Maladies ;* dans lequel je n'ai rien trouvé qui en empêche l'impression. A Paris ce 13 Mars 1735.

CASAMAJOR.

PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, *La Mere Confidante, Comedie; Préface de l'Aphrodisiacus, ou Système du sieur Boërhaave sur les Maladies Veneriennes, traduit en François par le sieur . . . . Docteur en Médecine, avec des Notes, & une Dissertation du Traducteur sur l'Origine & la Nature de cette Maladie; Memoire de Monsieur le Marquis de Fieux;* s'il nous plairoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modelle sous le contre-scel des Présentes. A CES



C A U S E S , voulant traiter favorablement  
ledit exposant, Nous lui avons permis &  
permettons par ces Présentes de faire im-  
primer lesdits Livres ci-dessus spécifiés,  
en un ou plusieurs volumes, conjointe-  
ment ou séparément, & autant de fois que  
bon lui semblera sur papier & caractères  
conformes à ladite feuille imprimée & at-  
tachée sous notre dit contre-scel, & de  
les vendre, faire vendre & débiter par tout  
notre Royaume, pendant le tems de six  
années consécutives, à compter du jour  
de la date desdites Présentes; Faisons dé-  
fenses à toutes personnes de quelque qua-  
lité & condition qu'elles soient, d'en  
introduire d'impression étrangère dans  
aucun lieu de notre obéissance; comme  
aussi à tous Libraires, Imprimeurs & au-  
tres, d'imprimer, faire imprimer, vendre,  
faire vendre & débiter, ni contrefaire les-  
dits Livres ci-dessus exposés, en tout ni  
en partie, ni d'en faire aucuns Extraits,  
sous quelque prétexte que ce soit, d'aug-  
mentation, correction, changement de  
titre ou autrement, sans la permission ex-  
presse & par écrit dudit Exposant, ou de  
ceux qui auront droit de lui, à peine de  
confiscation des Exemplaires contrefaits,  
de trois mille livres d'amende contre cha-

cun des contrevenans ; dont un tiers à  
Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris ,  
l'autre tiers audit Exposant , & de tous  
dépens, dommages & intérêts ; à la charge  
que ces Présentes seront enregistrées tout  
au long sur le Registre de la Communau-  
té des Libraires & Imprimeurs de Paris ,  
dans trois mois de la date d'icelles , que  
l'impression de ces Livres sera faite dans  
notre Royaume & non ailleurs , & que  
l'impétrant se conformera en tout aux  
Réglemens de la Librairie , & notam-  
ment à celui du 10. Avril 1725. & qu'a-  
vant de les exposer en vente , les Manuf-  
crits ou Imprimés qui auront servi de co-  
pie à l'impression desdits Livres , seront  
remis dans le même état où les approba-  
tions y auront été données , ès mains de  
notre très-cher & féal Chevalier Garde des  
Sceaux de France le Sieur CHAUVÉLIN ; &  
qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires  
de chacun dans notre Bibliothèque publi-  
que , un dans celle de notre Château du  
Louvre, & un dans celle de notre très-  
cher & féal Chevalier Garde des Sceaux  
de France le Sieur CHAUVÉLIN ; le  
tout à peine de nullité des Présentes. Du  
contenu desquelles , vous mandons &  
enjoignons de faire jouir l'Exposant ou

les ayans-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires , foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires , sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires. C A R tel est notre plaisir. D O N N E' à Versailles le dixième jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cens trente-cinq ; & de notre Regne le vingtième , Par le Roi en son Conseil. Signé , S A I N S O N.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 121. fol. 103. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 12. Juin 1735. Signé, G. MARTIN, Syndic.*

DISCOURS



# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



LE systême de Mr. Boerhaave sur les maladies vénériennes, parut pour la première fois à Leyde, l'an 1728. sous le titre de Préface de l'*Aphrodisiacus* (a). Depuis ce temps on l'a imprimé à Paris, en Angleterre, en Allemagne, &c. Le désir que j'ai de me rendre utile à ma Patrie, m'a

(a) Recueil des Ouvrages des principaux Auteurs qui ont écrit sur les maladies vénériennes. De *appositiō amor, voluptas.*

determiné à traduire cette excellente Préface. Comme elle n'est écrite que pour les Sçavans , j'y ai ajouté des notes , & une dissertation sur la même matière pour en faciliter l'intelligence. Quoiqu'elle perde beaucoup dans une langue qui ne rend pas toujours avec assez d'énergie les expressions de l'Auteur , cependant je crois rendre un vrai service aux Chirurgiens en leur donnant cette traduction. Comme ils sont consultez tous les jours sur des maladies , qui ont souvent leur siège dans la moëlle des os ; il est d'un citoyen zelé de mettre à leur portée les Ouvrages d'un Medecin , qui les conduit sûrement dans la théorie , & dans la cure de ces maladies. On sera surpris de

P R E L I M I N A I R E. 3  
la simplicité avec laquelle  
M. Boerhaave développe dans  
son système des matieres si  
obscures & si embrouillées  
dans tous les autres. Les ani-  
malcules de Deidier, les vers  
imperceptibles que Dufault  
vient de faire éclore, toutes  
les chimères enfin qui ont  
paru sur la nature du venin  
venerien, disparoissent aux dé-  
monstrations de cet illustre  
Auteur. Après avoir exacte-  
ment décrit, à l'exemple de  
Sydenham, les differens symp-  
tômes qu'il produit dans les  
différentes parties du corps,  
il nous apprend que son siège  
est toujours dans la membra-  
ne adipeuse. En effet, comme  
cette contagion trouve moins  
de resistance dans cette mem-  
brane, que par-tout ailleurs,  
il est aisé d'expliquer pour-

quoi elle s'y répand, s'y multiplie avec tant de facilité, & semble en même-tems respecter les fibres charnuës des muscles qui paroissent toujours rouges, comme on l'a observé long-temps avant M. Boerhaave. Il est vrai, comme on me l'a objecté, qu'elle affecte, pour ainsi dire, de se communiquer aux parties du corps, où il ne paroît pas qu'il y ait aucune graisse, telles que le gland, le prépuce, les parties genitales des femmes, &c. Mais la membrane de Ruifch, qui se trouve en ces endroits, fait tomber cette objection. Ses cellules sont continuellement arrosées d'une huile fine, & très-attenuée, afin qu'elles puissent se dilater pendant l'érection: ce qui fait

P R E L I M I N A I R E. 5  
que le virus infecte ces parties, d'autant plus facilement qu'elles ne sont couvertes que de l'épithelion, dont les pores s'ouvrent proportionnellement à la dilatation de la surface du gland.

Pour ce qui regarde la guérison de ce mal, notre Auteur détermine par des expériences incontestables, jusqu'où peut s'étendre la vertu du mercure, & lorsque la nature du lieu infecté rend ce remède inutile, il nous enseigne la cure de Hutten, qui est sans doute bien plus efficace. Le vif-argent & le bois de guayac sont les seuls remèdes, qui ayent la vertu de purger le corps de ce virus. Paracelse n'en connoissoit point d'autre : mais l'un croupit dans les lieux, où l'autre



## 6 DISCOURS

pénétre avec toute son efficacité. Sans me prévaloir ici de l'autorité d'un Ecrivain aussi sincère que M. Boerhaave, Hutten lui-même en est une preuve, qui ne peut être suspecte. Après avoir passé en vain par toutes sortes d'épreuves, il s'avisa d'avoir enfin recours aux décoctions de ce bois, qui le guérèrent radicalement. Nous n'avons jamais plus d'empire sur le corps humain, que par cette méthode. Toutes les autres ne déracent point le mal qui affecte les os-même. Quelque temps après il renaît comme de sa cendre. Au contraire l'usage de ces décoctions sudorifiques fait disparaître pour toujours la contagion la plus inveterée. Après avoir atténué par cet art toutes les

huiles du corps , & évacué les anciennes humeurs , on leur en substitue de nouvelles, à l'exemple de Medée , qui selon la fiction des Poëtes , connoissoit toutes les plantes salutaires & venimeuses , & avoit l'art de rendre la jeunesse aux vieillards. C'est ainsi que Hutten nous fait voir dans lui-même la possibilité de cette fable , que le Chancelier Bacon veut qu'on expose sans cesse aux yeux des Medecins. Mais pour supporter cette cure , il faut être jeune & robuste. Les malades doivent observer une diete rigoureuse , s'interdire absolument toutes sortes d'alimens , & de boissons pour peu qu'elles soient grasses , & perdre entierement jusqu'à la derniere goutte d'huile infec-

tée , de peur que la moindre étincelle du virus restant dans la membrane adipeuse n'excitât bientôt un nouvel incendie. Rien ne paroît plus raisonnable & mieux fondé que ce systême ; cependant il en est qui prétendent , qu'il est impossible de le réduire en pratique , non qu'ils aient des raisons pour appuyer ce qu'ils avancent , ( car est-il des raisons contre l'expérience ? ) mais ils s'imaginent qu'il est du bel air de faire face à un grand homme. N'osant nier que M. Boerhaave ne soit le plus sçavant Professeur de l'Europe , ils lui disputent le titre de bon Praticien ; comme si celui qui connoît plus parfaitement les fonctions animales , & les différens moyens que la nature

P R E L I M I N A I R E. 9  
employe pour les operer , n'é-  
toit pas le plus capable de  
les rétablir dans l'ordre , dès  
qu'elles s'en écartent : mais  
on ne brigue pas ici les suf-  
frages de ces Empiriques , qui  
ne connoissant ni les ressorts  
de notre machine , ni les dif-  
ferentes causes de leurs mou-  
vemens , se jouient impuné-  
ment de la vie des hommes.  
Les seuls Juges de cet ouvra-  
ge sont ceux qui ont des  
principes certains fondez sur  
le mécanisme des parties du  
corps humain. Il est inutile  
de les prévenir en faveur d'un  
système estimé de tous les  
connoisseurs ; le nom de son  
célèbre Auteur fait assez son  
éloge , & les loüanges qu'un  
Disciple donne à son Maître ,  
passeroient avec raison pour  
suspectes , si elles n'étoient

10 DISCOURS PRELIMIN.  
avoüées des plus grands Me-  
decins de l'Europe.





DISSERTATION  
SUR LES MALADIES  
Vénéériennes.

---

*De leur Origine.*

**I**L n'est pas nécessaire de remonter plus loin que le XIV<sup>e</sup> siècle, pour découvrir la première source de la vérole en Europe. Elle fut inconnue aux François, jusqu'au temps de Charles VIII, qui fit le siège de Naples l'an 1493. Les Napolitains chassèrent alors toutes les femmes de joye, qui n'étoient capables, que d'énerver leur courage; elles furent reçues à bras ouverts dans le camp des François, auxquels elles fi-

12      *Dissertation sur les*  
rent ce funeste présent. Avant  
ce temps , cette maladie n'a-  
voit point paru en Europe ; il  
est vrai que dès l'an 1664 ,  
on vit paroître en Italie , &  
en Espagne certains écrits ,  
où l'on trouve la description  
de maladies singulieres , qui  
attaquoient les parties de la  
génération. Ce qui a fait croi-  
re à plusieurs , que ce mal  
étoit connu avant la décou-  
verte de l'Amerique. Turner  
Auteur Anglois a cru démon-  
trer que la gonorrhée viru-  
lente avoit paru long temps  
auparavant ; d'autres s'ima-  
ginent que Galien , Pline ,  
Celse , Hippocrate , & Moïse  
même en ont fait mention.  
Examinons la chose avec l'at-  
tention qu'elle mérite ; je me  
flatte que le lecteur curieux en  
fera fatisfait.

Aucune maladie contagieuse n'attaquoit si promptement les parties génitales avant l'époque que je viens de citer. Je sçai que la galle existoit long tems auparavant ; née d'un principe invisible , petite en son commencement , elle infecte d'abord l'épideme , ensuite faisant toujours de nouveaux progrès , elle dégénere en ulceres , qui corrompent le pannicule adipeux. Elle se communique aussi aux parties honteuses, desorte que si un homme sain s'approche une seule fois d'une femme qui a la galle , il en sera sûrement infecté.

Un autre mal encore plus contagieux , est la lepre des Juifs , que Moïse a décrit si exactement dans le Lévitique. Paroissant sous la forme d'écail-



14 *Dissertation sur les*  
les blanches, comme la neige,  
elle détruisoit l'épiderme,  
le raifeau de Malpighi, la  
peau proprement dite, & la  
membrane adipeuse; quelque  
fois elle faisoit tomber les che-  
veux: Elle étoit en un mot  
si contagieuse, qu'il étoit or-  
donné aux lépreux de mar-  
cher la bouche & le nez voilez,  
& de crier deux fois à haute  
voix à ceux qu'ils rencon-  
troient, *Eloignez-vous, Eloi-  
gnez-vous.* Elle affectoit prin-  
cipalement les parties honteu-  
ses.

Il est une autre lepre plus  
horrible, que le seul Aretæus  
Capp. a décrit fort exacte-  
ment; elle forme dans la  
membrane graisseuse des tu-  
bercules quelquefois hauts  
de deux doigts, d'une cou-  
leur affreuse, & parfaitement

semblables à la peau d'un Elephant : c'est pour cela qu'on la nomme *Elephantiasis*. Elle convertit toute la graisse en lard rance, consume & fait tomber des parties du corps fort considérables, ce qui n'arrive pas dans la vérole. Les pustules dont le gland de la verge, & le prépuce sont remplis dans cette maladie, font horreur, & sont presque incurables.

Considérez un érysipele aux parties de la génération; ne vous persuaderiez-vous pas qu'un tel malade eut la vérole? cependant ce genre de mal, la galle, la lepre, &c. n'ont rien de commun avec elle que la contagion qu'elles communiquent. Ainsi ils n'ont gueres plus d'affinité avec le mal dont nous parlons, que

16      *Dissertation sur les*  
toutes les maladies aigües ,  
dans lesquelles les anciens  
souponnoient avec raison  
qu'il y avoit toujours un peu  
de contagion. Ce qui est prin-  
cipalement vrai dans des ré-  
gions fort chaudes , situées  
sous l'Equateur , & entre les  
Tropiques.

Il est encore d'autres maux  
assez semblables aux véné-  
riens , je veux dire ceux que  
produisent des humeurs acres,  
qui s'amassent sous le prépuce,  
& dans l'urethre. Dans tous  
les animaux il n'y a point de  
parties si fétides que celles de  
la génération ; elles le sont  
dautant plus que l'animal est  
plus lascif. Aucunes parties  
ne sont plus à découvert &  
plus propres à s'enflammer ,  
que celles qui sont dénuées de  
la peau proprement dite. Il  
n'est

n'est donc pas surprenant qu'en des pays forts chauds, ces parties s'enflamment si facilement, lorsqu'il s'amasse des ordures entre le gland & le prépuce, comme il arrive naturellement (a). L'humeur mucilagineuse des lacunes de Morgagny, transpirant au travers du gland, se condense entre sa surface convexe, & la concavité du prépuce, sous la forme d'une petite pellicule blanche, qui a trompé M de Littre, & plusieurs autres sçavans Anatomistes (b); cette pellicule qui couvre quelquefois toute la surface du gland, se putréfie, & cause des ulcères dangereux; Or un homme

(a) Voyez C. Pison de *serosâ colluvie; convexitatem glandis & concavitatem præputii illiniente.*

(b) Voyez les Mémoires de l'Acad. R. des Sciences an. 1700. p. 308.

18 *Dissertation sur les*  
dont la verge est ainsi enflam-  
mée, ou ulcérée, & qui a  
commerce avec une femme  
saine, l'infecte à la vérité,  
mais non pas de la vérole. Il  
n'y a qu'un malhonnête hom-  
me, qui puisse profiter en cette  
occasion de la facilité avec la-  
quelle on peut tromper les  
malades, qui craignent tou-  
jours les suites d'un coït sus-  
pect. Ce n'est quelquefois  
qu'une matiere acre, qui ayant  
long-temps séjourné dans les  
petits plis, & replis du prépu-  
ce, s'y putrefie par la chaleur,  
ronge ces parties, & y forme  
des ulceres, qu'il est aisé de  
guérir, en trempant tous les  
jours la verge dans un bain  
composé d'eau, de lait, de  
miel, de sel ammoniac, d'eau  
de sureau &c.

Les parties génitales peu-

vent donc être dangereusement affectées , sans aucun miasme vénérien. C'est pour cela que les habitans de la Colchide , de l'Egypte , & les Juifs , peut-être les premiers de tous , ont eu la précaution de se faire circoncire. Aussi quoique ces derniers aiment extraordinairement le coït , ils sont moins infectés des maux vénériens , que les Chrétiens , dont le prépuce se remplit aisément d'ordures.

Il suit de tout ce que je viens de dire , qu'il y a eu plusieurs maladies contagieuses , qui ont attaqué toutes les parties du corps , & même celles qui distinguent les deux sexes : par conséquent elles ont eu des symptômes communs avec le mal vénérien , mais pour cela faut-il conclure que c'étoit la

même maladie? non sans doute: Dans la peste, & la vérole, il naît des bubons aux aines, quoique ces deux maux soient d'une nature bien différente.

Ce qu'on objecte avec le plus d'opiniâtreté, c'est l'autorité de Moyse, le plus ancien de tous les Ecrivains, & celui qui a décrit les maladies les plus semblables à celles dont il s'agit. On veut tirer du XV chap. du Levitique un argument certain, pour prouver que ce mal s'étoit glissé dans l'armée des Juifs; mais si l'on entre bien dans le sens de l'Auteur, on verra que la première espece de gonorrhée, dont on croit qu'il fait mention, n'est autre chose qu'une humeur visqueuse, semblable à la salive, qui bouche le trou du gland,

comme il arrive tous les jours à des jeunes gens, sains & robustes, qui se trouvent dans un cercle de jolies femmes, capables de faire encore de plus vives impressions. Ce même symptôme paroît quelquefois, lorsqu'étant à la selle on fait de grands efforts.

La chaleur peut assez dilater les orifices des vaisseaux, pour laisser échapper une liqueur blanchâtre, & mucilagineuse, qui étant retenuë dans l'urethre, se putrifie aisément. On sçait par experience que quelques gouttes d'huile de terebenthine donnent à l'urine une odeur de violette; qu'une certaine quantité de cette même huile, dilate tellement les vaisseaux, qu'elle fait couler continuellement des parties honteuses, une matiere assez



22 *Dissertation sur les*  
semblable à celle de la gonorrhée, tant ce remede agit par sa chaleur. Qu'on ne m'objec-  
te point toutes les précau-  
tions de Moyse, persuadé  
sans doute que Dieu ne dé-  
teste rien plus qu'un homme  
sans femme, ce sage Legis-  
lateur n'a jamais eu d'autre  
but, que d'obvier à tout ce  
qui pourroit former quelque  
obstacle à la propagation, il  
a prévenu toutes les occa-  
sions qui pourroient l'empê-  
cher, & a fait des loix  
pour obliger les Israélites à  
se marier.

La deuxième espèce de go-  
norrhée dont il parle, n'est  
qu'une pollution, à laquelle  
les hommes & les femmes  
sont sujets, principalement  
vers la fin du sommeil, lors-  
que les pertes étant repa-

rées , on s'imagine jouir d'un objet charmant. Moyse declaroit impurs , jusqu'après le coucher du Soleil , ceux qui avoient eu ces sortes de sondes.

La matiere de ces pollutions , qui bouche l'orifice de l'urethre , se corrompt aisément dans les pais chauds , & peut produire des maux , qui suivent nécessairement l'obstruction de ce canal.

Pour éclaircir davantage le point dont il s'agit , faisons attention au point qui suit : *Une femme qui a ses regles , dit Moyse , doit être separée du commerce des hommes , elle est impure , rend impur tout ce qu'elle touche , & tous ceux qui l'approchent.* Le sang menstruel , qui coule principalement des vaisseaux

de la matrice , retenu en partie dans les rides , & les inégalitez de la vulve , y devient âcre, & bientôt corrompu. Il est donc d'un homme prudent , sur - tout dans les pays chauds , de refuser les caresses d'une femme, qui n'est pas purgée de ces immondices , où le coït qui met en feu les parties libidineuses , fera bien-tôt changer les causes de son plaisir en celles de sa douleur ; & quoique le mal venerien n'y entre pour rien , on voit souvent ces inflammations , ces erisipeles , & ces suppurations , que les anciens Medecins ont décrites. Il est aisé de comprendre à present pourquoi c'étoit un crime de s'unir le jour de separation ;

pourquoi il étoit expressément défendu aux femmes, dans le temps de leurs menstrues, de converser avec les hommes, qui dans ces climats brûlants se fussent volontiers exposez à toutes sortes de dangers : Pour éviter les mêmes accidens, en Asie, en Affrique, & en Amerique, les femmes lavent au moins deux fois chaque jour leurs parties genitales. En Turquie, & en Perse elles se baignent tous les jours, le matin & le soir. C'est une loi pour les femmes, comme la Circoncision pour les hommes.

Le second flux des femmes dont parle Moyse, est ce même flux de sang, mais excessif, de longue durée, qui n'est pas naturel, & pour lequel il ordonne aussi la separation.

Le troisieme , est une espece de gonorrhée , commune aujourd'hui par toute la terre aux femmes oisives , qui ont les fibres lâches , & se nourrissent d'alimens trop exquis. Ce rhumatisme de la matrice , comme parle Charleton , est produit par la même cause , qui rend les enfans sujets aux rhumes du cerveau improprement dits. Le relâchement , & la dilatation des vaisseaux de la membrane pituitaire de Schneider , laisse couler sans cesse de leur nez une morve épaisse , comme la foiblesse des vaisseaux de la matrice , ou de la partie supérieure du vagin , produit ce qu'on appelle les fleurs blanches. Les femmes qui ont cet écoulement , sont si froides , qu'elles sentent à peine le plus vif aiguillon de l'a-

mour. Leur commerce n'est point alors contagieux, & un habile Medecin distingue aisément ce flux de celui de la gonorrhée.

Je me flatte d'avoir réfuté les argumens, par lesquels on a cru prouver l'antiquité de la verole. J'ai fait voir, que dans toutes ces prétendues gonorrhées, il n'y avoit aucun venin, elles étoient par conséquent bien différentes de celles de notre temps. (a) Hippocrate, il est vrai, traite des maladies des parties honteuses; (b) Celse, fait mention d'ulceres malins, qui se communiquoient par le coït. Mais pour peu qu'on lise attentivement ces Auteurs, on voit clairement que ces parties n'étoient qu'enflammées, ulce-

(a) Hippocr. l. 3. Epid. sect. 3.

(b) Cels. l. 5. sect. 14. l. 6. chap. 3.

rées , ou attaquées de maux communs aux autres parties du corps. Les remedes avec lesquels ils les guériffoient, font assez connoître qu'elles n'étoient infectées d'aucune contagion vénérienne. Ils ne se servoient que de fomentations , de bains , & de quelques autres remedes vulgaires. En un mot , les anciens ne connoissoient aucun remede antivénérien , & n'ont décrit aucun mal , qui ressemble tout-à-fait à celui qui fait aujourd'hui tant de ravages. En effet , s'ils traitent d'ulceres au membre viril , fort difficiles à guérir , ils n'ont jamais dit que la contagion en fût la cause , mais l'érection , qui empêche les lèvres d'un ulcere de se consolider , & d'une nouvelle cicatrice , fait

souvent une nouvelle blessure.

Envain m'objecteroit - on l'autorité de Pline ; le mal dont il fait mention , qui prit naissance du temps de Tibere, (a) & infecta cet Empereur & son beau-pere , ne fait rien contre le sentiment proposé. Il se communiquoit par des baisers, & défiguroit le menton d'une façon horrible ; c'est pour cela qu'on l'appelloit *Mentagra*. (b) La galle est accompagnée des mêmes symptômes , ainsi que les Aphtes , qui occupent ordinairement l'angle des lèvres & deviennent quelquefois épidémiques. On auroit tort de mêler Galien ( c ) dans notre

(a) Voyez Suetone, Tacite, annal. liv.4,

(b) *Mentagra* ne vient point de *Mentula*. voyez Pline vol. 2. p. 327.

(c) Voyez Galien de *locis affectis*, chap. 6. de *sympath. causis*, chap. 2. de *composit. medicam.* chap. 15.



30      *Dissertation sur les*  
dispute , il ne fait que repeter  
ce que les autres avoient dit  
avant lui.

Si la contagion vénérienne  
avoit existé en Asie, en Grèce,  
où les hommes s'abandon-  
noient à des excès affreux , &  
dans ces temps de la Répu-  
blique Romaine , où les fem-  
mes , selon Petrone , *ne quit-*  
*toient les bras de l'amour , que*  
*fatiguées , & jamais rassasiées*  
*de ses plaisirs* , elle se seroit  
répandue avec une vitesse pro-  
digieuse , elle auroit bientôt  
fait périr des armées entières ;  
& enfin les Auteurs au-  
roient décrit ses deplorables  
effets.

On n'a écrit sur le mal vé-  
nérien , que vers le quinzie-  
me siècle. Benivenius, Nicolas  
Maffa , & bien d'autres ob-  
servateurs fort exacts, ne font

aucune mention de la gonorrhée, des testicules enflés, du phimosis, du paraphimosis, &c. Ce qui prouve que ces maladies ne sont pas si anciennes qu'on le croit ordinairement. On a tort de dire qu'Horace (a) ait accusé Cleopatre d'avoir eu la vérole. Les condilomes dont parle Juvenal, (b) qui faisoient rire le Medecin lorsqu'on les coupoit, n'étoient point vénériens. Ils étoient formez par la même cause qui produit des callositez dans les parties du corps qu'on exerce le plus. Leur formation est aussi naturelle que celle des crêtes, ou des verruës conglomérées, qui ne contiennent pour l'ordinaire aucun virus. Martial (c) parle aussi

(a) Horace de Sanadon, liv. 2. od. 17.

(b) Juvenal Sat. 2.

(c) Martial liv. 7. Epgir. 72.

32 *Dissertation sur les*  
de condilomes qui ne diffé-  
rent de ceux de Juvenal que  
par la figure. Ces anciens ne  
favorisent donc point l'opi-  
nion de nos Adversaires. Je  
suis surpris qu'un Jesuite (a),  
un Benedictin (b), & plusieurs  
autres Théologiens préten-  
dent que Job ait eu la vérole.  
On attribuë mal à propos à  
Salomon la connoissance gé-  
rale de ce mal. Ce qu'il dit  
dans l'Écclesiaste ne prouve  
rien. La première & la dixième  
métamorphose de l'âne d'or  
d'Apulée ne fournissent aucun  
trait qui porte contrenous. On  
jette mal à propos dans notre  
dispute Valere Maxime, Avi-  
cennes, &c.

(a) Pineda, to. n. 1. ch. 2. 6. 78. p. 137.

(b) Le P. Calmet dans sa Dissertation  
sur la maladie de Job. p. 24.

Pour peu qu'on soit versé dans la lecture des Anciens, il est aisé de se convaincre, que toute l'érudition de nos Adversaires est aussi peu fondée qu'infructueuse. En examinant la chose de près, on ne trouve aucunes traces du mal vénérien dans les Livres saints, ni dans les Auteurs qui ont écrit avant le siège de Naples.

Il est donc constant que la vérole n'a point paru en Europe ni en Asie, avant l'époque que j'ai citée.

Ceux qui ont écrit le plus près de l'origine de cette maladie, s'accordent tous à dire, qu'elle a commencé par infecter les Espagnols & les Portugais. Avant ce temps, elle a régné en d'autres parties du monde. A-t-

34      *Dissertation sur les*  
elle pris naissance en Ameri-  
que? Cela ne paroît pas vrai-  
semblable. Je serois plus dis-  
posé à croire, avec Sydenham,  
que des Esclaves Afriquains,  
l'ont communiquée aux Ame-  
riquains, ceux-ci aux Espa-  
gnols, &c. On sçait l'abomi-  
nable coûtume établie en  
Guinée; les peres y vendent  
leurs enfans, les enfans y  
vendent leurs peres, &c. Ce  
sont ces Esclaves que l'on  
transporte en Amerique, pour  
la cultiver, qui ont porté la  
vérole en ce pays. La tradi-  
tion des Ameriquains en fait  
foi. (a) Ce qu'il y a de cer-  
tain, c'est que la plûpart des  
Negres ont une maladie, qui  
s'accorde parfaitement avec  
la vérole des Européens. Guill.

(a) Voyez Guill. Pison dans son Hist.  
du Bresil. Liv. 11. ch. 19. p. 35.

Bosman (a) dans sa description de la côte de Guinée, nous découvre la source fatale de cette contagion. Il dit qu'il a souvent vû des hommes acheter une fille pour assouvir leurs passions, & que telle est la coûtume du pays. Ces vagabonds, dont le nombre est quelquefois fort considerable, l'enferment bien parée, & après l'avoir nourrie quelques jours de bons alimens, la violent tous les uns après les autres, jusqu'à ce que cette malheureuse victime expire entre leurs bras. La mort même, ( ce qui fait fremir d'horreur ) ne l'arrache point aux affreuses brutalitez de ces monstres. Quels maux doivent naître, à votre avis, dans des régions,

(a) Lettr. 12. pag. 214. 215. Lettr. 8. pag. 112. 113.

36 *Dissertation sur les*  
aussi brûlantes, d'un liberti-  
nage assez effrené, pour user  
du sexe même d'un cadavre?  
mais ces horreurs ne sont pas  
comparables à celles dont la  
nation ( *a* ) Juive nous donne  
des exemples. Il n'est point  
de débauches, dans les-  
quelles les Juifs ne se soient  
plongés; cependant l'énorme  
abus des mâles & des femelles,  
n'a point engendré la vérole;  
si cela étoit possible, toute la  
Judée en auroit été infectée.

Il faut donc qu'il y ait en  
Afrique quelque cause endé-  
mique de cette maladie. C'est  
ainsi que les petites véroles in-  
connues aux Grecs, ont pris  
naissance en Asie, où la peste  
est aussi endémique. L'histoire  
que Blegny raconte, ( *b* ) met

( *a* ) Voyez le 19. chap. des Juges.

( *b* ) Blegny traité des malad. vén. t. 1.

cette opinion hors de doute. Les bubons qui vinrent aux aînes de cette fille pétulante dont il parle, n'étoient point vénériens, il le prouve lui même sans y penser, en nous assurant que tous ceux qui en abuserent furent trouvez parfaitement sains. Elle n'avoit donc point la vérole, comme ce Chirurgien se l'imagine, autrement, ceux qui eurent commerce avec elle, en auroient été infectés. D'où il suit que le coït le plus fréquent, & la débauche la plus excessive, peuvent bien causer des inflammations, des bubons, des ulceres &c. mais jamais la vérole, à moins qu'elle ne vienne comme en Afrique, d'une cause particuliere. Vercelloni, & plusieurs autres confirment ce sentiment. Je ne finirois



pas, si je voulois rapporter toutes les preuves que la lecture des Anciens pourroit me fournir, & faire valoir les suffrages des plus excellents Ecrivains. Qu'y a-t-il au reste de surprenant dans ce qui arriva à cette jeune fille ? elle n'avoit jamais connu d'homme, la Nature l'avoit seulement averti par certain prurit qu'elle en avoit besoin, pour remplir le vuide de sa condition. Trop docile à sa voix, elle va se livrer à la violence, & à la férocité d'une légion d'hommes, qui déchirent, enflamment, mettent en pieces ses parties fort étroites.

Concluons donc que la vérole ne peut jamais naître du congrès de plusieurs hommes sains, avec une femme saine, & par conséquent elle ne peut

venir que de quelque cause endémique. Pendant que je jette les yeux sur sa naissance, je trouve que Valence est le premier théâtre où elle a déployé toutes ses horreurs. Une courtisane (a) parfaitement belle, coucha avec un lépreux, & lui vendit bien cher la vérole, dont elle infecta ensuite plus de 400 jeunes gens, qui étoient dans l'armée de Charles VIII. C'est ce qui a fait croire à Van-helmont, que cette maladie étoit née en Europe, du commerce d'un lépreux avec une fille de joye. Cette contagion se répandit avec une vitesse incroyable, dans l'Espagne, le Portugal, la France, l'Italie &c.

(a) Voyez Dominique Leoni, page 903. de l'Aphrod.

Pour bien comprendre comment ce mal a commencé, quels ont été ses progrès, & ses différens changemens, il faut lire les Auteurs qui en ont traité, selon leur chronologie. On verra que ce venin étoit autrefois plus actif, & plus dangereux qu'il n'est aujourd'hui, & qu'ensuite ses forces se ralentirent par la gonorrhée qui parut 65 ans après la naissance de la vérole.

Le premier qui en fait mention, est Ant. Musa Brasavolus. Il l'a décrit telle qu'elle est à présent, avec cette seule différence, qu'autrefois elle étoit presque toujours un symptôme de la vérole, & qu'aujourd'hui elle se trouve rarement avec elle; au contraire, (ce qui doit consoler ceux qui n'ont que de pareilles galanteries,

*Maladies Vénériennes.* 41  
lanteries, ) elle en est presque toujours le préservatif.

*De la nature du venin Vénérien.*

**A**près vous avoir fait connoître la véritable origine de la vérole en Europe, voyons en peu de mots quelle est sa nature. M. Boërhave met avec raison ce venin dans la classe des autres venins contagieux, puisqu'aussitôt qu'il s'est infiné dans nos veines, il rend, comme eux, nos humeurs cacochimes. Ce qu'on nomme virus vénérien, n'est donc pas cette matiere jaune ou verdâtre, qu'on voit dans ce genre de mal, c'est cette contagion subtile, ce poison insensible & volatile qu'elle contient. Il infecte si promptement le corps le plus sain, s'agrandit pour ainsi dire, &

D

se reproduit lui-même avec tant de facilité , que plusieurs Auteurs se sont imaginé que ce venin n'est autre chose , qu'un amas de petits animalcules , qui se multiplient avec une vélocité infinie. Ils ont fondé leurs conjectures sur le vif argent , qu'ils ont regardé comme l'antidote du mal vénérien. Mais Sydenham nous a appris qu'il ne corrige point ce venin , & n'a aucune vertu spécifique. En effet , un homme meurt de la vérole , quoiqu'il ait le corps , & même les cavitez des os remplis de mercure , comme la dissection des cadavres l'a souvent fait voir. D'ailleurs en détruisant ces petits animalcules vénériens , pourquoi ce fossile épargneroit-il ceux que Lewenkoëk a observé le pre-

mier dans la semence ? car nous voyons que ceux qui ont essuïé plusieurs fois les tortures de la salivation mercurielle, bien-loin d'être stériles, engendrent quelquefois des enfans sains & vigoureux. Je suis surpris qu'on ait reçu en Angleterre de pareils systèmes. Pour en faire sentir tout le ridicule, je crois qu'on ne peut mieux les comparer qu'au traité de Descartes sur la formation du fœtus.

Ce venin s'insinue dans les plus petits vaisseaux de notre corps, change, corrompt nos humeurs, & se manifeste enfin extérieurement, après s'être tenu long-temps caché dans la membrane adipeuse. C'est ce qui porte un grand préjudice aux malades, principalement, lorsque ne con-

44 *Dissertation sur les*  
fessant point leur libertinage,  
ils consultent les Médecins  
sur des douleurs violentes,  
qu'ils souffrent dans les os  
pendant la nuit. Comme il  
ne paroît aucun symptome vé-  
nérien, on leur recommande  
d'être tranquilles, ou on leur  
fait prendre des remedes an-  
tiscorbutiques, dans un mal  
qui ne dégénere jamais en  
scorbut, & on précipite ainsi  
ces malheureux dans un nou-  
vel abîme de miseres.

Si l'on juge de la nature de ce  
venin par ses effets, on n'au-  
ra pas de peine à se persuader  
qu'il est d'une subtilité infinie.  
Un seul baiser sur la bouche a  
souvent causé des ulceres in-  
curables au gosier. Paracelse  
& son disciple Vanhelimont  
grands chimistes ( c'est tout  
dire ) se vantoient de guérir

en peu de jours toutes sortes de maux vénériens, mais lorsque le larinx ou le pharinx étoient ulcérés, ils ne se flattoient plus de pouvoir les guérir parfaitement avant l'espace d'un mois entier. Le commerce d'une langue impure fait naître les mêmes symptômes.

Dès le temps de N. Massa, celles qui accouchoient des femmes vérolées, avoient ensuite quelquefois les mains pleines d'ulceres. Vercelloni parle d'un jeune homme, qui eut à la main des pustules, & des condilômes, pour avoir seulement chatouillé le clitoris d'une fille de joye, & lui avoir mis les doigts dans le conduit de la pudeur. J'ai connu un jeune homme, qui pour avoir imprudemment mis



dans ses narines ses doigts fouillez de la matiere d'une gonorrhée qu'il avoit , fut infecté d'ulceres dangereux en cette partie. Combien de fois des nourrices ont-elles infecté leurs nourrissons & *vice versa* ? Ruifch & Nuch ont démontré que les arteres des mammelles communiquoient avec les vaisseaux lactiferes , & ceux-ci avec les veines. Est il donc surprenant que ce venin s'insinue avec tant de facilité dans des conduits si ouverts , qui ne sont revêtus que de l'*Epithelion*, s'enflent, & se roidissent comme le gland de la verge dans l'acte vénérien ? Combien de personnes saines, en s'approchant imprudemment d'un vérolé , dans le temps que le venin s'exhale de son corps par la vertu du

mercure, ont payé cher leur témérité, principalement dans les lieux, où on allume des fourneaux, & où le malade respire un air presque aussi chaud que le corps humain? Il faut avouer, que ceux qui ont écrit, que ce mal ne pouvoit se communiquer que par le coït, ont été cause de bien des malheurs. Mais pour passer le reste sous silence, n'est-il pas évident que la salive a la propriété singulière de réunir toutes les particules contagieuses du venin vénérien? puisque par le moyen du vif argent, elle lave celui qui est dans un corps infecté. Si un chien léche la salive d'un vérolé, dans le temps qu'elle sort en abondance par l'action du mercure, il meurt presque aussitôt, mais non pas de

48 *Dissertation sur les*  
la vérole, ( car une expérience  
criminelle nous a fait voir ,  
que ce venin n'infecte que les  
hommes . ) Il n'est donc pas  
nécessaire , pour trouver la  
cause ordinaire des ulcères vé-  
nériens, qui infectent le larinx  
& le pharinx , de recourir,  
comme le bon Vercelloni ,  
à la sympathie chimérique de  
la matrice avec le gosier.

Pour bien juger des pro-  
grès , que cette contagion  
peut faire , lorsqu'elle s'est  
fait jour au travers des pores  
de la peau , il faut considérer  
la chaleur de l'âge , du tem-  
pérament , du sexe , du cli-  
mat &c.

Les Medecins ont été sur-  
pris , de voir qu'Hippocrate  
ait posé pour un axiome , que  
les enfans sont très-chauds, &  
qu'il ait déduit de là toutes  
leurs

leurs maladies. Leurs corps, disoient-ils, sont remplis d'humeurs aqueuses, qui circulent lentement, mais leurs pouls, & le thermoscope de Fahrenheit prouvent sensiblement le contraire : Ce qui fait comprendre pourquoi la contagion vénérienne, attaque quelquefois les enfans avec tant de violence, qu'on en a vû avant l'espace de trois mois, dont tout le corps n'étoit presque qu'une playe. Une autre vérité, qui est le fondement de la Medecine d'Hippocrate, c'est que les femmes sont plus froides que les hommes. Voila sans doute la raison pour laquelle on en voit qui tiennent si long-temps cachées les semences de ce mal, qu'il les infecte souvent jusqu'aux os mêmes, sans que

50 *Dissertation sur les*  
leur santé paroisse altérée.  
D'où il suit , que la chaleur  
augmente l'action de ce venin.  
Le mouvement , les veilles ,  
les alimens , la boisson , les  
médicamens , toutes les cho-  
ses en un mot internes , & ex-  
ternes , qui augmentent la cir-  
culation , le rendent extrê-  
mement subtil , & volatile ,  
comme l'expérience ne le dé-  
montre que trop souvent. Un  
jeune homme , par exemple ,  
croit avoir eu commerce im-  
punément avec une femme in-  
fectée , parceque depuis huit  
jours qu'il mene une vie sobre  
& tranquille , il ne paroît au-  
cun symptome vénérien , mais  
aussitôt qu'il s'abandonne à  
quelque excès , la gonorrhée ,  
& d'autres maux plus dange-  
reux se manifestent quelque-  
fois , son supplice n'étoit que

différé. On remarque aussi tous les jours qu'un malade qui croit être bien guéri de la gonorrhée, parce qu'il observoit une diete exacte, voit recommencer son écoulement à la premiere débauche ; enfin on sçait par expérience, que le virus se communique d'autant plus facilement, & est d'autant plus à craindre, que le coït a été plus ardent. Le feu de l'amour est une vraye inflammation de tout le corps, & principalement des parties génitales, où il semble se concentrer. Plus un homme est embrasé de ces flammes amoureuses, plus le venin jette des racines profondes, qui poussent, pour ainsi dire, une infinité de branches par tout le corps. J'ai observé que parmi plusieurs jeunes gens, qui ont

52 *Dissertation sur les*  
commerce avec la même cour-  
tifane , les plus beaux sont  
toujours les plus infectez, par-  
cequ'alors le mâle & la femelle  
s'excitent tous deux aux  
transports les plus vifs , & les  
plus ardents. C'est en ce sens  
qu'on peut entendre ce que  
les anciens ont dit de la vi-  
pere , qui selon eux , ne fait  
point de mal , quand elle n'est  
point en colere. Ce qu'il y a de  
certain , c'est qu'un venin ré-  
froidi appliqué à un corps  
froid , ne nuit jamais : *Morta*  
*la bestia , morto il veneno.* Ces  
choses sont dignes de toute  
l'attention d'un Medecin, car  
il est constant , que plus un ve-  
rolé est beau , jeune , & d'un  
tempérament sanguin , plus il  
est difficile de le guerir.



*Des gonorrhées des femmes.*

Q U'il me soit permis de passer aux gonorrhées des femmes, dont M. Boërhaave ne parle point. La peau finit à la largeur d'un pouce près de l'orifice interne du vagin, où elle semble coupée, comme elle l'est à notre bouche. L'épiderme seule continuë son chemin, & va couvrir tout l'intérieur de ces parties. Sous cette fine membrane on en trouve une autre, presque tout-à-fait semblable au voile du palais, remplie de veines, d'arteres, de cryptes mucilagineuses, dont les émissaires sont ouverts. Jugez par-là des effets que le virus peut produire en ces parties, qui s'enflent comme la verge pen-



54 *Dissertation sur les*  
dant le coït. Le venin se com-  
munique rarement à la par-  
tie supérieure du vagin, non  
que les liqueurs de l'homme  
soient éjaculées jusques - là,  
(car Ruïsch a démontré, con-  
tre l'opinion d'Harvée, qu'el-  
les étoient poussées bien plus  
loin,) mais parce que ce lieu  
est si mince & si poli, com-  
me Graaf l'a fait voir, que la  
matiere du coït en découle  
bientôt après. Il n'y a ni lacu-  
nes, ni valvules, ni glandes en  
cet endroit, mais seulement de  
petits pores semblables à ceux  
de la racine de la langue,  
qui selon les differens chan-  
gemens de leur diametre, lais-  
sent sortir le sang menstruel,  
les fleurs blanches, &c. S'il  
est dans le corps un endroit  
où les arteres apportent plus  
de liquide, qu'il n'en est re-

pris par les veines, c'est dans celui-là, & dans la cavité de la matrice. Cette ablution continuelle empêche sans doute le venin de se fixer dans ce lieu. Les rides du vagin qui ne sont pas tout-à-fait orbiculaires, mais semblables aux valvules des intestins grêles, commencent à peu près vers sa troisième partie, elles sont formées par des papilles nerveuses, & sont en grande quantité vers la partie inférieure du vagin, où est le siège de la première espèce de gonorrhée. Les vaisseaux dilatez par la contagion fournissent une quantité de matière extraordinaire, semblable à celle des ulcères vénériens; de sorte qu'on peut dire que la gonorrhée est une espèce de vérole externe, &

56 *Dissertation sur les*  
la vérole une espece de gonorrhée , qui vient de l'intérieur à l'extérieur. Ce flux ne survient jamais qu'après un coït impur , il dure encore après les regles , s'augmente si sensiblement , & acquiert en si peu de temps une couleur jaune , qu'il est aisé de le distinguer des fleurs blanches. La seconde espece de gonorrhée , est , selon moi , celle qui infecte ce corps glanduleux , dans le centre duquel s'ouvre l'urethre , & dont les émissaires , qui sont extérieurs , lancent avec force pendant le coït une humeur glutineuse , qu'on a pris pour la semence de la femme , & qu'en effet elle n'éjacule jamais sans se pâmer comme les hommes.  
*Et sine (a) te non libet esse mihi.*  
(a) Ovid. Epitr. xv. v. 130.

Lorsqu'une cavale rend les dernières gouttes d'urine, l'urètre qui est tirée antérieurement par la contraction du muscle de Santorini, laisse voir ce tubercule, qui forme quelquefois une tumeur grosse comme un œuf de pigeon. La femme sent alors une démangeaison presque continue, & fort incommode, & ce qui est un signe pathognomonique de cette espèce de gonorrhée, elle souffre une grande douleur en rendant les dernières gouttes d'urine, & ne souffre plus après. Quelquefois l'urine est tout à coup supprimée, ou même sort par le vagin. Ceux qui connoissent la structure de ces parties, comprennent aisément la raison de tous ces phénomènes. Si le corps fon-

58      *Dissertation sur les*  
gueux de l'urethre est infecté,  
je dis que c'est une gonorrhée de la troisième espèce.  
L'âcreté de la matière, cause alors une ardeur d'urine fort douloureuse: symptôme qui n'accompagne pas toujours toutes les maladies de ce nom comme plusieurs se l'imaginent. La quatrième & la dernière espèce, est celle qui infecte des glandes assez considérables, qui se trouvent toujours à la partie inférieure des grandes lèvres. Bartholin les a décrites sous le nom de Prostates. Morgagni en a donné la figure: mais Santorini est le seul qui nous ait enseigné leur vraie situation. Nécessairement pressée par la contraction du sphincter du vagin, elles expriment leur liquide, comme les glandes

de Cowper dans l'homme. Les Auteurs qui ont fait mention de ce mal, ne paroissent pas en avoir compris la cause. Quelquefois la contagion détruit toute la graisse de la motte, le rectum, fait sortir les excremens par le vagin, & forme enfin des fistules, qui ont fort surpris le bon Vercelloni. Les signes de cette gonorrhée sont, un écoulement très-sensible de matière mucilagineuse, une tention aux parties laterales de la vulve, une inflammation, une tumeur externe dans les tegumens, &c. Je ne connois point d'autres gonorrhées dans les femmes, que celles que je viens de décrire. (a) Morgagni Santorini (b) qui ont dissequé tant de filles de plaisir, n'ont jamais trouvé d'autre sié-

(a) Adv. 4. pag. 72.

(b) Observat. Anat. p. 213.

60 *Dissertation sur les*  
ge de ce mal. La matrice, les  
trompes de Fallope, les ovai-  
res, ces ampoules, que Naboth  
a pris pour des œufs, n'ont  
jamais été infectées de cette  
contagion.

---

*De la gonorrhée des hommes.*

**C**omme la cure de la go-  
norrhée des femmes, est  
à peu près la même, que M.  
Boërhaave ordonne dans celle  
des hommes, il me semble qu'il  
convient ici de vous en entre-  
tenir. Mais pour comprendre  
quel peut être l'effet de la  
gonorrhée dans l'homme, il  
faut connoître la structure de  
la partie où elle se manifeste.  
Ce n'est presque qu'un tissu de  
cellules, que la seule imagi-  
nation d'un objet aimable fait

*Maladies Vénériennes.* 61  
se dilater prodigieusement.

Pendant l'érection elles sont incomparablement plus minces qu'une feuille de papier. Si on exprime tout le sang contenu dans cette partie, on la réduit presque à rien, tant elle est spongieuse. Est-il donc surprenant que le mal vénérien s'y manifeste par des symptômes si différents de ceux qu'il produit dans les autres parties du corps? M. Boërhaave, pour éviter la confusion, distingue différentes espèces de gonorrhées des hommes, comme j'ai fait en parlant de celle des femmes. En effet, je crois qu'il y a autant de différence entre la première & la seconde, la seconde, & la troisième, &c. qu'entre des maladies réellement distinctes: mais je ne sçai s'il



62 *Dissertation sur les*  
est aussi facile de les distinguer  
qu'il le pense. L'urethre en  
sortant de la vessie, descend  
droit en bas l'espace d'un pou-  
ce, & remonte ensuite en haut  
un peu obliquement jusqu'à  
l'os pubis, d'où après avoir  
reçu le ligament suspensoir  
de la verge, elle descend en  
ligne droite jusqu'au gland.  
Elle est fort étroite proche  
le sphincter de la vessie, s'é-  
largit tout à coup, se retré-  
cit aussi tôt que les corps fon-  
gueux se joignent à elle, & en-  
fin est fort étroite à son extré-  
mité. Ce qui fait que la ma-  
tiere venant d'un canal large  
dans un plus étroit, s'y ar-  
rête, & y fait presque tou-  
jours une fistule. Vous voyez  
qu'il n'est donc pas si facile,  
de distinguer si la matiere de  
la gonorrhée vient du corps

fongueux de l'urèthre, ou de l'urèthre même, & si elle a son siège anterieurement, ou plus posterieurement. En effet, lorsque la verge est flasque, & relâchée, la matiere coule pendant la nuit de la partie posterieure à l'anterieure, ce qui fait qu'on observe le matin une grande quantité de matiere, qui s'est accumulée en cet endroit.

Cette matiere ne vient point des vaisseaux spermatiques, comme on l'a crû. Quel homme est assez fecond pour fournir autant de sperme, qu'il en coule pendant vingt-quatre heures dans la gonorrhée? Cet écoulement n'a rien de commun avec la semence, puisqu'il est involontaire, ne cause aucun plaisir, & que sa couleur, & son

64 *Dissertation sur les*  
odeur sont bien différentes.  
Une raison plus solide, est,  
que la perte d'une petite  
quantité de semence dans des  
congrès réitérez, ou par d'au-  
tres moyens honteux, cause  
un épuisement, & une lassitu-  
de, dont des tempéraments  
foibles, & délicats revien-  
nent avec peine, au lieu qu'on  
supporte aisément le long é-  
coulement d'une gonorrhée,  
où il se fait chaque jour une  
dissipation beaucoup plus con-  
siderable de cette liqueur, qu'  
on a mal à propos pris pour  
de la semence. Ce flux n'est  
donc à proprement parler,  
qu'une suppuration virulente  
de l'urethre, toujours causée  
par un coït impur, & jamais  
par les menstruës, les fleurs  
blanches, &c.

Cette contagion se mani-  
feste

*Maladies Vénériennes.* 65  
feste plus promptement dans  
les uns que dans les autres.  
ceux qu'elle infecte pour la  
premiere fois, disent qu'ils  
sentent comme un ver qui  
rampe dans l'urethre. Ce pré-  
tendu ver n'est autre chose  
qu'une matiere âcre, qui dis-  
tend les émissaires des lacu-  
nes, & fait effort pour sor-  
tir. C'est pourquoi on sent  
je ne sçai quelle resistance,  
qui fait qu'on ne peut rendre  
l'urine, que goutte à goutte.  
La douleur se fait sentir jus-  
qu'à l'extrémité du gland.  
C'est alors qu'on est sûr d'être  
puni de son imprudence.  
En effet, si l'on se presse  
la verge, on en fait sortir  
une matiere semblable à de la  
crème de lait nouvelle, qui  
s'augmente tous les jours, à  
moins que son cours ne soit

66      *Dissertation sur les*  
troublé par des débauches,  
ou par de mauvais remedes.  
Sa couleur acquiert les mê-  
mes nuances que la morve  
qui coule du nez dans le ca-  
tharre de la membrane pitui-  
taire de Schneider. Quelque-  
fois la matiere de la gonor-  
rhée devient brune, sembla-  
ble à de la lie d'huile, paroît  
mêlée d'un peu de poussiere,  
& n'est point adhérente. Alors  
il est impossible de la guérir,  
sans qu'il reste toujours un pe-  
tit écoulement, parce que  
l'urethre étant rongée par l'â-  
creté du venin, il se forme  
des sinus qui causent de la  
douleur toute la vie, & que les  
remedes ne font qu'augmen-  
ter. Mais sans m'arrêter plus  
long-tems à la théorie de ce  
mal, je passe à la méthode  
thérapeutique de notre Au-  
teur.

Ne foyez pas surpris , qu'il  
fasse confister principalement  
la cure de la gonorrhée des  
hommes en purgatifs forts &  
réiterez; il n'y a peut-être que  
la dixième partie d'un re-  
mede appellé purgatif, qui ait  
la vertu purgative, comme N.  
Pechlinus l'a démontré. C'est  
pourquoi notre Auteur or-  
donne à un homme robuste  
& difficile à purger, sept grains  
de refine de jalap, six grains de  
scammonée , & quatre grains  
d'antimoine diaphoretique. Les  
humeurs visqueuses changées  
en eau par la vertu des hy-  
dragogues coulent dans les  
intestins , par les orifices des  
vaisseaux mésentériques. L'ex-  
perien ce prouve que ces re-  
medes agissent sur l'urethre ,  
& déterminent vers ce canal

une partie des humeurs converties en eau. Cette méthode est donc conforme au dessein de la nature, & guérit sûrement la gonorrhée. Je sçai qu'il en est quelquefois d'incurables, comme on l'a remarqué il y a long-temps; sur-tout dans ceux qui ont eu de fréquentes gonorrhées, il reste un petit écoulement qui vient de la dilatation des vaisseaux un peu paralytiques, auxquels il est impossible de rendre leur état naturel. Mais ce flux n'est pas plus à craindre, que si après un catharre fort long, la membrane pituitaire de Schneider separoit plus de mucosité qu'auparavant. On peut se marier avec cet écoulement, sans craindre de fouïller le lit nuptial, il n'a

rien de virulent. Il faut purger ces malades aussi souvent qu'ils peuvent le supporter, jusqu'à ce que la matiere de la gonorrhée soit d'une consistance, & d'une couleur plus loüable. Lisez le recueil des Auteurs qui ont le mieux écrit sur ces maladies, & vous verrez que nôtre Auteur suit exactement la methode de ces grands hommes. S'il y en a parmi eux qui guerissoient la gonorrhée par des remedes adoucissans, & rafraichissans, c'est que la chaleur du climat où ils vivoient, divise & atténue tellement les humeurs, qu'il est inutile d'y employer des hydragogues. Mais quoique les purgatifs méritent sans doute la préférence, voyons ce qu'on doit penser



70 *Dissertation sur les*  
des autres methodes. La chose  
vaut bien la peine d'être dis-  
cutée.

Les partisans des remedes  
diurétiques, disent que la go-  
norrhée est dans le sang, &  
que comme le sang se purge  
par les urines, il suit que plus  
il s'en sépare dans les reins,  
& plus il se purifie de cette  
contagion. Mais il est constant  
que la gonorrhée n'est qu'un  
vice local, & qu'il n'y a point  
d'autre lieu infecté que l'ure-  
thre. J'avoie que les diuréti-  
ques déterminent vers ce ca-  
nal une grande abondance  
d'urine qui emporte avec elle  
le venin vénérien. Mais si la  
matiere coule avec peine, est  
acre, jaune, verte, & brûlan-  
te, de quoi servent-ils alors ?  
aussi voyons-nous que les Chi-  
rurgiens, après avoir tenté

*Maladies Vénériennes: 7<sup>e</sup>*  
inutilement cette methode ,  
ont recours à la térébenthine:  
aux baumes du Pérou , de  
Copahu &c. qui corrigeant  
l'acreté de l'urine , ont des ef-  
fets assez heureux dans les  
gonorrhées simples. Car dans  
celles qui sont malignes, M.  
Boërhaave a souvent observé  
avec M. Raw que ces baumes  
font enfler les testicules.

L'autre méthode qui n'est  
plus en usage, est celle de Tul-  
pius. Il pulvérisoit des can-  
tharides , & mêloit cette pou-  
dre avec de l'esprit de nitre  
dulcifié ; ce mélange produit  
une effervescence si considé-  
rable & de si longue durée ,  
qu'elle a fait croire au fameux  
Homberg qu'il y avoit des ef-  
fervescences presqu'éternelles  
entre des acides , & certains  
alkalis. Bartholin mêloit cet-

72 *Dissertation sur les*  
te poudre avec de l'esprit  
de vin dans une phiole. Il en  
donnoit , ainsi que Tulpius ,  
quelques gouttes qui guériss-  
soient, si on les en croit, les go-  
norrhées les plus opiniâtres.  
Mais une funeste expérience  
m'a appris que cette teinture  
nommée antigonorrhaique  
est très-dangereuse. Elle rend  
les sels de l'urine si acres ,  
qu'ils rongent la tunique ner-  
veuse de la vessie , & font sor-  
tir tout le mucilage dont elle  
est couverte , & quelquefois  
même du sang pur. Il est sur-  
prenant que ces effets qui  
étoient connus de ces Auteurs  
bien loin de détruire la con-  
fiance qu'ils avoient en ce re-  
mede , leur ait fait croire  
qu'il avoit la vertu d'atténuer  
pour ainsi dire , le venin vé-  
nérien , & de guérir la go-  
norrhée

norrhée, parce qu'il fait couler une matiere mucilagineuse qui ressemble à celle de la gonorrhée. Laderniere methode est celle des injections astringentes, je parle de celles qui arrêtent l'écoulement avant que tout le virus soit sorti du lieu par où il est entré. Quels maux ne peut pas causer cette pernicieuse methode? les orifices des lacunes étant resserrez, & même fermez, la matiere qui ne peut s'échapper par l'urethre, pénétre dans les lacunes voisines qui communiquent toutes ensemble, s'y accumule, les distend avec douleur, & rétrograde jusqu'aux prostates; le venin ayant corrompu cette liqueur qui sert de nourriture à l'homme futur débarqué des vesicules seminales, selon l'expression

74      *Dissertation sur les*  
de Leal Lealis, penetre bientôt  
dans ces vesicules; alors les vais-  
seaux déférens étant compri-  
mez la semence qui ne peut re-  
fluer par ces mêmes vaisseaux,  
reste dans la substance interne  
du testicule, & y forme enfin  
une tumeur égale, qu'il est aisé  
de distinguer de l'hydrocele.

Si l'on injecte avec force  
quelque liqueur dans la gran-  
de lacune antérieure de Mor-  
gagni, elle pénètre jusques  
dans la membrane cellulaire  
de l'urethre par le moyen de  
petites veines qui communi-  
quent avec cette membrane,  
& s'ouvrent dans la cavité des  
lacunes; ainsi ce tissu celluleux  
qui est séparé des corps fon-  
gueux de la verge, comme  
Ruisch l'a démontré, étant  
enflé, & tendu par la matiere de  
la gonorrhée, toute la verge

doit se courber inférieurement en forme d'arc, parce que les corps fongueux qui sont flasques & relâchez, ne sont pas capables de résister à une distension si considérable. Ce venin faisant toujours de nouveaux progrès, & s'insinuant de plus en plus dans les vaisseaux sanguins de cette partie, est-il surprenant qu'une simple gonorrhée dégénere en vérole? & Sydenham n'a-t'il pas eu raison de condamner en général toute sorte d'injections, dans une ville où les astringens les plus âcres sont si fort en usage? Lorsqu'un homme se porte bien, il sort à peine de l'urethre pendant un mois dix gouttes de cette humeur gluante, dont la nature fait quelquefois couler en un seul jour 2 3 ou 4 dragmes pour servir

76 *Dissertation sur les*  
de véhicule au venin vénérien  
& le chasser du corps. Si la  
nature ne faisoit bien plus que  
le Médecin , par quel art  
pourroit-il faire sortir cet  
atôme virulent d'un tel labi-  
rinthe ? toute la sagesse con-  
siste donc à la suivre pas à pas,  
& par conséquent à observer  
les préceptes du grand Boer-  
haave. En effet si dans une on-  
ce de cette matière il y a par  
exemple un demi grain de vi-  
rus , il suit qu'il en sort d'au-  
tant plus, qu'elle coule plus a-  
bondamment. Quelle est donc  
l'audace d'un charlatan qui  
s'oppose évidemment à tout  
ce que la nature a préparé  
pour chasser le venin ? tout  
homme qui se vante d'avoir  
un secret pour la gonorrhée  
est un imposteur. Cependant  
un(a). illustre Auteur Anglois a

[a]. Cokburn.

fait imprimer un traité de la gonorrhée en Anglois, & en latin pour faire connoître à toute la terre qu'il avoit une injection qui guériffoit radicalement ce mal dans son commencement. Plût à Dieu que ce secret me fût connu, pour avoir le plaisir de le publier : mais existe-t'il en effet, & le témoignage de cet Auteur suffit-il pour le prouver? M. Boërhaave nous a dit avoir vû plusieurs personnes qu'il avoit traitées & qui n'étoient pas tout à fait guéries. Il lui a écrit plusieurs lettres pour le prier de rendre son secret public, & il lui a répondu ce qu'on lit dans son traité p. 85. que son injection étoit trop efficace pour être communiquée à des hommes aussi pétulans &c. On a cherché envain ce remède dans



Si les injections sont utiles, ce sont celles qui sont douces, amies des nerfs, & dont on se fert au commencement de la gonorrhée. Par exemple, prenez de l'eau de rose & de sureau deux onces de chaque, d'aloès trois grains, de miel deux dragmes. Cette injection n'est aucunement dangereuse, pourvû qu'on ne la pousse pas avec impétuosité, au contraire elle est très salutaire, puisqu'elle relâche les vaisseaux, & attire par conséquent la matiere au dehors.

Un symptôme du mal vénérien assez fréquent, & qui est commun aux deux sexes, c'est ce qu'on nomme verrues vénériennes, dont je vais vous expliquer l'origine.

Nôtre corps est extérieurement

ment couvert de l'épiderme , qui est une membrane ou pellicule trèsfine, & cependant très solide sans aucuns vaisseaux découverts jusqu'à présent. Nous n'avons pas une idée si claire de la peau ; elle est composée de trois choses différentes si intimement unies , que les Anatomistes les décrivent toutes trois ensemble , & ne leur donnent qu'un seul nom. Outre le corps réticulaire , & des vaisseaux de tous genres , on trouve une couche de petits nerfs , d'où part un nombre prodigieux de papilles , dont Malpighi a démontré l'existence par tout le corps. Après avoir injecté avec succès une partie dénuée de la peau , on ne voit avec un microscope que de petits vaisseaux remplis de cire ; ce qui

80 *Dissertation sur les*  
feroit douter de l'existence de  
ces papilles , si on ne sçavoit  
que dans tout le corps il n'est  
point de nerf qui n'ait une  
guaine vasculaire , & que ces  
petits vaisseaux sont ceux qui  
environnent chaque papille ,  
& que Ruyfch a injectés le  
premier. D'ailleurs on les voit  
clairement sans microscope ,  
lorsqu'après avoir rempli de  
cire toutes les arteres subcuta-  
nées , on laisse la partie in-  
jectée dans de l'eau tiède ou  
même dans un lieu humide  
pendant quelques jours , alors  
l'épiderme qui commence à se  
putréfier , se sépare , & laisse  
voir sensiblement le raiveau  
de Malpighi , & les papilles  
même dans les lieux où ce  
raiveau n'est point. Cette ob-  
servation de Ruyfch fait com-  
prendre pourquoi il se forme

des verruës , & même des chancres horribles aux lèvres, lorsque les petites fibrilles de l'épithélium sont déchirées: Mais pour former ces tubercules dans les lieux couverts de la peau proprement dite , il ne suffit pas que l'épiderme soit rompu , le raieau de Malpighi retient les papilles , qui ne peuvent s'élever que lorsqu'il est dilaté ou rompu, au lieu que dans les lieux qui ne sont revêtus que de l'épiderme, par quelque cause que cette fine membrane soit excoriée, elles se dilatent , & forment des excroissances considérables & dangereuses. C'est ainsi que la substance corticale du cerveau s'éleve par l'action des carotides , & passe par le trou du trépan , lorsqu'un Chirurgien a eu l'im-

82      *Dissertation sur les*  
prudence de couper l'enve-  
loppe qui la retenoit : cette  
comparaison donne une vraie  
idée de la formation , & de  
l'accroissement des verrues.  
La destruction de la membra-  
ne qui les retient est leur pre-  
miere cause. La deuxieme , est  
l'elasticité des petits vaisseaux  
de la papille. Ce qui produit  
souvent ces sortes de tubercu-  
les , c'est cette enveloppe vas-  
culeuse du petit nerf sensitif ;  
mais lorsqu'il y a du venin  
vénérien , cette particule ner-  
veuse s'éleve , & cause une  
douleur très-vive , sur-tout  
dans les lieux dénuez de la  
peau , tels que le gland , les  
lèvres , les grandes lèvres , le  
vagin, &c. Pour ce qui regarde  
la cure de ces verrues , il y a  
bien des Auteurs qui recom-  
mandent l'huile de vitriol , le

*Maladies Vénériennes.* 83  
mercure précipité &c. M.  
Boërhaave condamne avec  
raison cette pratique. En effet  
lorsqu'une verrue est rouge,  
bleüe, noire, & cause de la  
douleur, si on la touche avec  
un caustique, elle dégénere  
en chancre qui cause une tu-  
meur considérable dans la  
membrane cellulaire du gland  
& même il en peut arriver une  
hémorrhagie mortelle. Il se  
forme quelquefois dans la  
cavité de l'urethre des ver-  
rues que les Chirurgiens  
prennent pour des excroissan-  
ces de chair, ou des caroncu-  
les (a). En ce cas on peut se  
servir trois ou quatre fois cha-  
que jour d'une injection très  
émolliente. Il faut de plus

(a) Voyez les Observations de Brunner  
sur des caroncules accusées faussement dans  
les maladies Vénériennes.

84 *Dissertation sur les*  
purger une ou deux fois le  
malade avec trois ou quatre  
grains de turbith minéral  
dans une dragme de théria-  
que, selon le conseil prudent  
de Paracelse qui a employé le  
premier ce remede intérieure-  
ment.

Un autre symptome véné-  
rien dont M. Boërhaave ne  
parle point, & qui est parti-  
culier aux hommes, est celui  
que les Grecs nomment  
*φιμοσις* & les Latins *fibula-*  
*tio* (a). Dans cette mala-  
die le gland est tellement  
couvert du prépuce qu'on ne  
peut tirer le prépuce en ar-  
rière, au lieu que dans celle  
qu'on nomme *Παραφιμοσις* le  
gland nud est étranglé,  
pour ainsi dire, par une espe-  
ce d'anneau fort étroit que le

(a) Voyez Celse, tom. 2. liv. 70. chap. 25.

prépuce forme autour de lui. La partie interne du prépuce n'est revêtue que d'une membrane très-fine qui s'étend prodigieusement pendant le coït, s'échauffe, prend feu, & est immédiatement appliquée au vagin de la femme, par conséquent elle est directement en but à la malignité du venin. La raison pour laquelle le prépuce s'enfle si prodigieusement dans ces maladies, est la même qui fait enfler le visage plus vers la paupière inférieure que dans tout le reste, lorsqu'un homme a la petite-vérole, ou un éréthème édemateux en cette partie. Il est de la nature de la membrane cellulaire de se dilater d'autant plus qu'elle est plus mince. Dans le paraphimosis la grande veine du pré-



puce étant comprimée , les humeurs qui s'accumulent en cet endroit gonflent si extraordinairement les vésicules de cette membrane , & forment une tumeur si dure , qu'un ignorant Chirurgien l'a souvent pris pour une formation de nouvelle substance.

Passons à la cure de ce mal. Si le malade est robuste , il convient de lui faire une copieuse saignée , & de le purger ensuite plusieurs fois avec des hydragogues . Il faut seringuer adroitement de deux heures en deux heures de l'eau mêlée avec du vin , entre le gland & le prépuce , jusqu'à ce qu'elle en revienne aussi pure qu'elle étoit auparavant. Alors on injecte , non du lait qui se coagule , mais d'autres émoulliens tels qu'une décoc-

tion de fleurs, de feuilles, & de racine de guimauve. S'il se forme trop de matière, il faut se servir avec prudence de vinaigre de litharge. Il faut aussi relâcher les vaisseaux par le moyen d'un cataplasme émollient ou d'une emplâtre qui est plus commode. Mais lorsque les humeurs circulent si lentement qu'il y a lieu de craindre enfin la gangrène, ou que les liqueurs se consolidant avec les vaisseaux rendent le prépuce schirreux, il faut fomentier sans cesse cette partie calleuse avec du vinaigre & du sel ammoniac. Le vinaigre est un fort bon dissolvant, comme M. Boerhaave l'a démontré dans le 2. volume de sa chimie, & le sel ammoniac tient le sang fluide, & est bien plus pénétrant que le sel marin.

Il me reste , mon cher Lecteur, à vous parler en dernier lieu de la méthode d'Ulrich de Hutten que M. Boërhaave nous recommande , je veux dire des décoctions de bois de gayac qui guérissent radicalement Hutten de la vérole, comme il l'avoie lui-même dans cet excellent traité , (a) où il décrit si bien les cruels tourmens qu'il a soufferts. On fait infuser pendant douze heures huit onces de bois de gayac dans un vaisseau bien bouché rempli d'eau ; on en fait ensuite une décoction pendant une heure en versant toujours autant de nouvelle eau qu'il s'en évapore par le feu. Voila la premiere préparation. Lorsqu'elle est refroidie & bien reposée, on la passe

(a) Hutten page 304. de l'Aphrod.

par la chausse d'Hippocrate. On ajoute à cette colature huit pintes d'eau qu'on laisse boüillir jusqu'à ce qu'elles soient réduites à quatre. On garde pour le besoin cette seconde décoction. Le Malade doit boire deux fois chaque jour à six heures du matin , & à six heures du soir une pinte de la première décoction , & comme elle est d'un très - mauvais gout, il peut manger auparavant des figues, ou des raisins passés. Il faut de plus qu'il boive de deux heures en deux heures un verre du second diététique, jusqu'à ce qu'il devienne pour ainsi dire hidropique. On aura toujours la précaution de lui faire boire de cette liqueur avant de le faire suer , de peur qu'il ne tombe en foiblesse

90 *Dissertation sur les*  
dans l'opération.

M. Boerhaave excite les sueurs en pareil cas de deux façons différentes. Il fait asseoir le Malade dans une espece de tonneau étroit & assez haut pour qu'il y soit renfermé jusqu'au col, cela s'appelle faire suer à l'archet; sa tête étant libre par ce moyen, il peut aisément respirer l'air de la chambre. On ajuste à un trou fait à la base de cette petite cellule un vaisseau de cuivre cylindrique de deux pouces & demi de diametre, & de 5 ou 6 pouces de hauteur. On le remplit d'esprit de vin rectifié qu'on enflamme avec une mèche. La flamme fort l'espace d'un pouce au-delà du bord du tonneau; ainsi le Malade est dans un bain d'alcool changé en eau très subtile, & fort péné-

*Maladies Vénériennes.* 91  
trante , qui ouvre les pores de  
la peau , augmente la contrac-  
tion du cœur , & excite ainsi  
des sueurs si abondantes , que  
le Malade le plus robuste pé-  
riroit , si elles étoient conti-  
nuées deux heures seulement.  
Il faut remarquer que l'ou-  
verture du vaisseau cilindri-  
que ne doit pas être trop  
grande. Si par exemple elle a-  
voit trois pouces de largeur ,  
comme l'alcool brûle en  
raison quarrée de sa surfa-  
ce , le corps ne pourroit sup-  
porter un tel incendie. Ce  
tuyau doit être si bien ap-  
puyé qu'il ne puisse tomber:  
sans cette précaution le Ma-  
lade seroit en danger de per-  
dre la vie , comme on l'a vu à  
Amsterdam.

Lorsque les sueurs ont été  
assez abondantes , ) ce qu'on

92 *Dissertation sur les*  
connoit lorsque le pouls des  
carotides commence à devenir  
foible & languissant;) il faut le  
transporter dans un lit bien  
bassiné, & le bien couvrir,  
afin qu'il y sue encore autant  
de temps que ses forces le per-  
mettront; car on ne peut  
gueres déterminer au juste  
l'espace de temps qu'on doit  
faire suer les malades. Je  
trouve cette premiere metho-  
de incommode, en ce qu'on  
est obligé de passer de l'archet  
dans le lit, & par conséquent  
de s'exposer à l'air froid; ce  
qu'on n'a point à craindre  
dans la seconde methode que  
je vais décrire.

Le Malade étant couché  
dans un lit, on tient les  
couvertures élevées de dessus  
son corps par le moyen d'une  
claye; c'est une machine fai-

te d'osier sur laquelle on met un tuyau qui se termine dans un entonnoir, dans lequel est contenu un vaisseau de cuivre, semblable à celui dont on se sert dans la methode précédente ; lorsqu'on a enflamé l'alcohol dont il est rempli, on bouche l'entonnoir. La vapeur qui passe sous cette claye excite la sueur comme auparavant. On doit avoir soin de couvrir le malade de hardes jusqu'au col, & faire en sorte que sa tête ne soit point exposée à cette vapeur. Lorsqu'il a sué proportionnellement à ses forces, on ôte cette machine, & on essuie le malade par tout le corps, afin que la premiere fois les sueurs coulent aisément, & que la transpiration ne soit point empêchée. Le reste de la cure est si claire-



94 *Dissertation sur les*  
ment détaillé dans la préface  
de l'Aphrodisiacus , qu'il n'a  
besoin d'aucun commentaire.  
Je me contenterai de vous  
faire remarquer seulement  
que c'est avec raison que M.  
Boerhaave enferme le malade  
dans une chambre fort chau-  
de. En effet tous les pores du  
corps étant ouverts par la  
chaleur , le venin s'exhale  
plus facilement , comme on  
le sçait par l'exemple de ceux  
qui après avoir tenté inutile-  
ment toutes sortes de reme-  
des dans un País froid sont  
contraints de passer dans un  
Climat plus chaud , où ils sont  
aisément guéris par les mê-  
mes remedes. C'est pourquoi  
il y a des Medecins qui allu-  
ment des fourneaux dans les  
lieux où l'on traite ces mala-  
des ; ces lieux n'ont point de

*Maladies Vénériennes.* 95  
cheminée , de peur que les  
impressions d'un air trop sou-  
vent renouvelé ne retardas-  
sent la curation. Ceux qui fai-  
sant saliver leurs Malades les  
exposent à un air libre , & qui  
n'est point échauffé, sont dans  
une erreur évidente. L'air de  
la chambre doit être presqu'  
aussi chaud que le corps hu-  
main. Durant l'hiver il doit  
avoir une chaleur d'environ  
60 degrez , & 70 durant l'Eté.

Je ne vous arrêteroïis pas  
plus long temps , mon cher  
Lecteur , si je n'avois dessein  
de décrire la cure de ce mal  
par la salivation mercurielle ,  
afin que vous jugiez laquelle  
de ces deux methodes mérite  
la préférence. Il faut dans  
celle-ci comme dans la pre-  
cedente , que le malade soit  
assez robuste pour la suppor-

96 *Dissertation sur les*  
ter : mais s'il est trop foible ,  
comme la pitié qui lie un hom-  
me à un autre homme , ne nous  
permet pas de l'abandonner ,  
on doit mettre tout en œu-  
vre pour redonner de la force  
& de la solidité à ses fibres.  
L'air de la campagne , le bis-  
cuit sec , les bains , les fric-  
tions , le cheval , toutes sortes  
d'exercices conviennent en ce  
cas.

Mais si le vérolé est mélan-  
cholique , scorbutique , ou tra-  
vaillé d'autres affections dans  
lesquelles les vaisseaux sont si  
corrompus , qu'on en fait sor-  
tir le sang , pour peu qu'on les  
presse ; on doit différer cette  
cure jusqu'à ce qu'on ait guéri  
les autres maux accidentels ;  
autrement il y a lieu de crain-  
dre que le malade n'expire  
dans l'opération.

Avant

Avant que d'entrer dans un plus grand détail, voici quelques préparations nécessaires pour réüssir dans cette méthode. 1°. Si le malade est jeune & plethorique, il est à propos de lui faire une copieuse saignée pour prévenir ces inflammations, ces dysenteries ou ces hémorragies qui sont quelquefois mortelles. 2°. Il faut le purger avec de la crème de tartre, de la casse, de la manne, &c. afin que l'opération ne soit point troublée par de fréquentes selles. 3°. Pendant une semaine entière avant l'usage du mercure, il doit observer exactement un régime de vivre émollient & humectant; ses vaisseaux doivent être remplis d'une telle quantité de suc, qu'ils ne puissent être endommagés par l'ac-

98 *Dissertation sur les*  
tion du mercure. Sa nourri-  
ture doit être du pain, du lait,  
des raisins, des figues, &c. 4°. Deux ou trois jours avant l'u-  
sage du mercure on expose le  
malade pendant l'espace d'en-  
viron un quart d'heure cha-  
que jour à un bain de vapeurs,  
& on le fait ensuite un peu  
travailler, afin que la matie-  
re de la transpiration sorte  
librement par les pores de la  
peau, & que le mercure trou-  
vant par-tout une égale re-  
sistance n'agisse pas plus dans  
une partie que dans une au-  
tre.

Lorsque le malade est bien  
préparé, on l'enferme dans  
un lieu chaud pour des rai-  
sons qu'il est inutile de repe-  
ter. Tout le succès de la cure  
consiste dans la salivation: je  
sçai qu'il y en a qui déter-

minent avec des purgatifs l'effet du mercure par les voies inferieures. Je ne ſçai pourquoi Vercelloni , Pitcarn , & pluſieurs autres Ecrivains célèbres loüent cette méthode des Empyriques. Le vif argent qui ne produit point la ſalivation ne guérit point la vérole , comme Sydenham l'a remarqué. La doſe du mercure doit donc être aſſez conſiderable pour produire cet effet. Mais comme ce foſſile nuit toujours au corps par ſon extrême peſanteur , il eſt d'un Medecin prudent de commencer par la plus petite doſe , & d'en voir l'effet , avant que de l'augmenter.

Il y en a qui préfèrent à toutes les autres préparations de mercure la panacée mer-

100 *Dissertation sur les*  
curielle , qui est un sublimé  
de mercure dulcifié par beau-  
coup de sublimations. Ce re-  
mede passoit autrefois pour  
d'autant plus efficace , qu'on  
en faisoit un secret : on le re-  
gardoit comme l'antidote uni-  
versel de tous les maux véné-  
riens : mais depuis que Louis  
XIV. né pour encourager  
tous les Arts , l'a acheté &  
l'a rendu public , il n'a pres-  
que plus de vertu , que parce  
qu'il est fort cher. C'est pour-  
quoi les Empyriques l'ordon-  
nent encore aux gens riches  
*divites dimittuntur inanes*. Ce  
qu'il y a de certain , c'est que  
le mercure doux , ou le pré-  
cipité blanc produisent le mê-  
me effet. Prenez une demie  
dragme de précipité blanc, ou  
une dragme & demie de mer-  
cure doux que vous mêlerez

avec une dragme de sucre vous diviserez le tout broyé ensemble en vingt - quatre doses. Vous en ferez prendre cinq ou six par jour au malade ; après les trois ou quatre premières s'il survient, comme il arrive assés souvent, des maux de ventre avec des nausées , je conseille en ce cas de donner au malade un clystere composé de lait, de terebenthine , de jaune d'œuf, & de theriaque. Pendant les deux ou trois premiers jours, le malade est aussi attaqué d'une fièvre assés forte , avec une grande soif , & beaucoup d'inquietude. Ces deux symptômes viennent de ce que le mercure trouvant une grande resistance dans un sang trop épais & trop sec agit avec beaucoup de violence. C'est



pourquoi le malade doit boire d'heure en heure d'une tisane faite avec des raisins passés dont on a ôté les pepins de l'orge, du lait, un peu de miel & du sucre pour la rendre agréable au goût. Enfin une puanteur cadavereuse qui succede à ces tristes anxietés annonce la salivation prochaine ; ne croyez pas que cette odeur soit celle du venin qui fasse effort pour sortir, comme Quercetan & plusieurs autres se le sont imaginez. Ce qui prouve le contraire, c'est qu'elle est la même dans un homme sain, par quelques voïes que la vapeur du mercure ait pénétré dans ses vaisseaux. Une legere friction faite au bas ventre d'un enfant qui a des vers dans les intestins, a souvent causé une sa-

livation très putride ; parce que dans la santé comme dans la maladie le mercure aidé par l'action du cœur rend les sels & les huiles du corps extrêmement volatiles.

Voulez - vous d'autres signes de la salivation prochaine ? les dents sortent de leurs alveoles ; les lèvres, les gencives, le palais, la lüette, le larinx, le pharinx, les jouës, & tout le visage s'enfle avec douleur & devient fort rouge : la langue est prodigieusement enflée, & paroît comme rongée à ses parties laterales, qui sont alors fort sensibles. Le malade seroit suffoqué s'il n'avoit soin de se gargariser la bouche avec des remedes convenables. La douleur s'augmente quelquefois jusqu'à un tel point, qu'on

104 *Dissertation sur les*  
est contraint d'avoir recours  
à l'opium pour la calmer, lorsqu'on a employé inutilement  
toutes sortes de remèdes pour  
résoudre ces inflammations.  
La salivation suit de près ces  
cruels symptômes. La bouche  
est inondée de toutes parts  
d'une abondance extraordinaire  
d'humeurs, qui sortent  
d'elles-mêmes: ceux qui croient  
que la salivation, n'est que  
l'évacuation de la salive seule  
infectée, sont dans une erreur  
manifeste; toutes les humeurs  
corrompues s'évacuent à la  
fois sous la forme d'une substance  
que l'action du mercure  
a rendu assés fluide pour s'échapper  
par les plus petits vaisseaux.  
Mais pourquoi le mercure affecte-t-il,  
pour ainsi dire, de faire son effet  
dans la bouche? Est-ce parce que la lympe

& la salive se séparent principalement dans cette partie, & que le mercure n'agit que sur ces humeurs ? Non sans doute : presque toutes les humeurs du corps sont atténuées & divisées par l'action de ce fossile. Il y a plus d'apparence que comme la bouche est dénuée de la peau proprement dite, elle s'enflamme aisément, & que l'irritation douloureuse de cette partie attire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, les humeurs devenues fluides.

Ce flux n'est pas toujours le même ; quelquefois il s'en évacue 3 & quelquefois 4 liv. dans un jour, par conséquent si la salivation dure 30 jours, il peut s'évacuer jusqu'à 120 liv. d'humeurs, sans parler de l'urine, qui est d'au-

tant plus abondante pendant le traitement, que les selles sont presque toujours supprimées. Supputez à présent avec Keil la proportion qui se trouve entre les fluides & les solides du corps, & jugés si le malade entierement extenué n'auroit pas enfin perdu la vie, sans les nouveaux fucs qu'on a substitués aux anciens.

Si la salivation diminuë trop vite; c'est-à-dire, avant que tous les symptômes aient disparu, il faut diligemment mettre en usage tous les moyens qui peuvent l'exciter, tels que la chaleur externe, la boisson abondante, les frictions mercurielles, &c. on sera peut-être surpris que je ne les aye point recommandées au commencement de cette cure;

Je crains en effet le danger auquel elles exposent le malade, puisqu'il n'est guères possible de juger par leur moyen de la quantité de mercure qui entre dans le corps. Il est donc plus prudent de prescrire l'usage interne du mercure.

J'ai décrit les cruelles épreuves par lesquelles doivent passer ceux qui sont infectés de cette affreuse contagion. Encore la guérison n'est-elle que trop souvent incertaine. Aussi tôt que le convalescent se nourrit d'alimens gras, & reprend son train de vie ordinaire, le même mal reparoît avec tous ses symptômes, qui exigent de nouveau une entière curation; il est constant que le mercure ne guérit point l'infection de

108      *Dissertation sur les*  
la moëlle, du diploë des os  
du crâne, des petits os du nez,  
ou de l'orbite, de la membra-  
ne pituitaire de Schneider,  
&c. enfin de toutes les parties  
qui sont hors de la circula-  
tion. Il n'agit pas plus dans  
ces lieux éloignés que dans de  
la poix, ou dans un cadavre.  
Le guayac est le seul remede  
efficace qu'on doit employer  
en pareils cas. Ces observa-  
tions que M. Boërhaave dé-  
veloppe dans son systême, font  
connoître jusqu'où s'étend la  
vertu du mercure, & bornent  
en même-temps la confiance  
qu'un Medecin doit avoir en  
ce remede.

Il est bien d'autres métho-  
des (a) dont on se sert pour  
guérir la vérole, telles que l'a-

(a) Voyez N. Mass. pag. 51. Petron.  
pag. 1308. de l'Aphrod.

maigrissement causé par une diete exacte , & un travail continuel , les fumigations de cinabre , les purgatifs mercuriels , les décoctions d'esquine , de farsepareille , &c. dont je ne pourrois vous entretenir sans passer les bornes que je me suis prescrites. Je me contenterai de vous faire remarquer avant que de finir cette Dissertation, que tous les remedes & toutes les méthodes dont on s'est toujourns servi dans la curation de ce mal, & dont on se sert encore aujourd'hui , ont été inventées & mises d'abord en usage par des Medecins. Le premier Auteur (a) de la salivation mercurielle étoit habile Medecin & grand Anatomiste. Tous les prétendus secrets des modernes étoient

(a) Jacob Carpenfis.



110 *Dissertation sur les*  
connus des anciens. Ce sont  
eux qui ont le mieux décrit  
les symptômes de ce mal, qui  
sont differens, selon les divers  
périodes. Leonicen. Beni-  
ven. Brassavol. N. Mass.  
Ulrich de Hutt. Fracast.  
Petron. &c. connoissoient  
ces méthodes particulieres,  
si vantées par les Medecins  
de Montpellier. Ils ont ap-  
pris de ces grands hommes  
tout ce qu'ils sçavent, jusqu'à  
l'onguent de mercure fait a-  
vec de la térébenthine. Nous  
n'avons de bons ouvrages sur  
ce sujet, que ceux qui sont  
écrits en Latin, & sont pres-  
que tous recuëillis dans *l'A-*  
*phrodisiacus*. Les Livres Fran-  
çois qui traitent de ces mê-  
mes matieres sont à peine di-  
gnes d'être lûs, même par  
ceux qui ignorent la langue

Latine. La confusion qui y regne fait voir clairement que leurs Auteurs incapables d'observer par eux-mêmes ne font que repeter les observations des autres : ne distinguant jamais la nature des différentes parties affectées, ils se contentent de décrire en général quelques symptômes de ce mal, & sa curation. Il faut beaucoup d'étude & de pénétration pour connoître une maladie souvent compliquée avec plusieurs autres qui lui ressemblent ; maladie qui change de figure comme un Protée, & est quelquefois si différente d'elle-même, qu'il ne se peut faire, que les plus grands Praticiens ne flottent souvent dans le doute & dans l'incertitude. Quelle étendue de connoissances

ne faut-il pas pour distinguer les symptômes du mal vénérien de ceux qui par ex. appartiennent au scorbut, & enfin pour ne point se tromper dans l'application des remèdes qu'on doit varier, selon les circonstances ? Quel immense labyrinthe pour quiconque ignore la langue Latine, & par conséquent ne peut puiser dans les bonnes sources de la Médecine ? Aussi voit-on tous les jours avec douleur, les tristes effets de la pratique ordinaire des Empiriques; comme ils ne connoissent point par ex. les différentes especes de gonorrhées, qui exigent différens moyens de curation, & ne pensent qu'à arrêter l'écoulement, ils se fervent, dès le commencement du mal, d'injections astringentes,

tes, quelque soit la confiance & la couleur de la matière, sans craindre les suites fâcheuses d'une pratique, qui seule peut faire dégénérer une simple gonorrhée en vérole, comme je l'ai fait voir ci-devant. Ils touchent avec des escharrotiques plus ou moins forts les chancres, les verruës, les crêtes, les schirres, les poulains, & toutes sortes d'ulcères véneriens. Pour la cure de la vérole, ils ont tous recours au mercure, qui nuit toujours aux nerfs; & devrait être administré par des mains plus prudentes, Comme ils sont guidés pour la plupart par un fordide intérêt, non-seulement ils déclament contre la méthode de Hutten, qui est trop efficace pour eux,

114 *Dissertation sur les*  
mais au lieu de vingt écus  
qu'ils mériteroient, il en est  
qui osent exiger jusqu'à mil-  
le, douze cens, ou même quin-  
ze cens livres, plus ou moins  
selon que le malade est plus  
ou moins riche. Bien plus  
( ce qui devoit être sévère-  
ment puni par les loix ) lorf-  
qu'ils sont consultés par des  
malades qui craignent les sui-  
tes d'un coït suspect, & qui  
cependant sont parfaitement  
sains, il est de ces Charlatans  
assez barbares pour leur con-  
seiller les grands remedes, &  
les faire souffrir les tortures  
de la salivation. Jugez à pré-  
sent lequel est le plus impru-  
dent d'un Empirique qui en-  
treprend de guérir un mal  
qui souvent a son siège dans  
la moëlle des os, ou d'un  
malade qui suit les conseils

*Maladies Vénériennes.* 115  
d'un Empirique? C'est avec  
douleur que j'éclate en re-  
proches : mais la vérité, &  
le zèle pour le bien du pu-  
blic, me forcent à le détrom-  
per. On pense que les Me-  
decins ne connoissent ces ma-  
ladies que par une vaine spe-  
culation, & que les Chirur-  
giens sont les seuls qui les sça-  
chent guérir : eux-mêmes  
se l'imaginent, parce qu'ils sça-  
vent le nom du mal & du  
remède, & usurpent ainsi  
impunément les droits de  
la Médecine. Authorisera-t-  
on encore long-temps un a-  
bus aussi dangereux? Quelque  
habile Médecin ne détruira-  
t'il jamais ce fatal préjugé?  
Que n'ai-je assez de loisir pour  
approfondir cette matière, il  
me seroit aisé de prouver par  
une foule d'autorités respec,

116 *Dissertation sur les*  
tables, que les Medecins ne  
doivent aux Chirurgiens au-  
cune observation, qui con-  
cerne la theorie & la cure de  
ces maladies, & que les Chi-  
rurgiens doivent aux Mede-  
cins tout ce qu'ils sçavent sur  
ces matieres, comme sur bien  
d'autres. Ceux qui sont ver-  
sez dans la lecture des anciens  
& des modernes, convien-  
dront de cette verité.

Ce que je vous ai dit, mon  
cher Lecteur, suffit pour vous  
faciliter l'intelligence de la  
sçavante Préface de l'Aphro-  
disiacus. Vous avez vû tout  
ce que notre Art peut contre  
ce mal honteux. A Dieu ne  
plaise, que l'espoir d'une gué-  
rison sûre favorisât le liberti-  
nage! au contraire quand les  
exemples de tant d'hommes,  
& même de Seigneurs, qui

privez d'enfans , vieux avant la vieillesse sont contraints de traîner seuls une vie triste & languissante , ne suffiroient pas pour dépotiiller le vice de ses attraits séduifants ; la peinture seule des horreurs de ce mal affreux est assés effrayante pour ne faire trouver de charmes que dans la sagesse.





BIBLIOTHÈQUE  
—  
A. PAVAILLON  
DIJON  
—

